

Degeugnes-

Histoire de ma vie. 13

100 pages à écrire
pour 10 c.

Départ de Louvain
Zuimper
Dugiffen.

Cahiers

Appartenant à

Départ de Courbe,
Quimper
Blaguffan

En fin la dernière armée était arrivée.
 A la saint michel quand j'allai payer mon
 avant dernier terme, je dis au seigneur qu'il était
 temps que je sache si oui ou non le bail serait
 renouvelé. Le petit ou gentil homme me répondit
 hypocritement que, probablement nous ne pourrions
 plus nous arranger. — C'est bien ce que je pensais
 lui dis-je. Voilà vos paroles de gentil homme
 aux quelles on pouvait se fier autrefois. Dit-on
 Je ne vous ai pas trahi moi. Comme je
 vous l'avais promis, j'ai donné tous mes
 soins, mes peines et mes sueurs à vos terres au
 moyen desquelles je vous engraisais depuis 15 ans
 tout en augmentant la valeur de ces terres.
 Et maintenant vous me chassiez en trahissant
 vos promesses, en gardant pour vous toute ce qu'on
 produit ici mes peines et mes sueurs tandis que
 moi, avec ma femme et mes enfants, je suis
 obligé d'aller encore mendier mon pain.
 Oh je sais pourquoi. Non content d'avoir mes
 bras pour vous nourrir, vous auriez voulu
 aussi avoir ma conscience soumise à vos
 volontés et à vos caprices, je vous avais
 dit franchement que si je venais ici engager
 mon corps dans le travail et l'esclavage

j'entendais garder entières ma liberté
moyale et ma liberté de conscience. ces
libertés là je les vendrais jamais ni avoir
ni d'autres. Après cette petite correction
sincère et nécessaire de quelle cette chère gentillesse
me trouva rien à répondre je partis, laissant là
sur la table le verre de vin que ce seigneur
m'offrait en échange des mille francs que
je venais de lui donner provenant de mes
pensions et de mes sœurs. C'était donc
fini maintenant. encore quinze années de
ma vie perdue. J'ai avoir tant travaillé
à améliorer cette ferme il me fallait la
quitter au moment où j'allais pouvoir y
vivre en paix en profitant des fruits de mes
avances en travaillant en argent. Après
avoir passé quinze ans à engraisser ces
seigneurs aussi vains qu'inutiles, en ce monde,
il me faudrait sans doute retourner mendier
mon pain comme dans mes premiers jours
alors je mendierais pour mes père et mère
maintenant il me faudrait mendier pour
mes enfants. Il y avait cependant une
semi-occurrence des fermes à louer alors
aux environs mais les ^{opportunités} ces fermes à

de nobles, c'est de voir de ces vices de nos
 seigneurs de Bouvins. il m'était inutile
 par conséquent d'aller les demander, d'autant
 plus qu'il y en avait plusieurs autres qui
 les demandaient. Ma femme du reste
 était contente de cela elle ne songeait qu'à
 aller demeurer en ville où elle voyait tant
 de femmes, des paysannes comme elle qui
 vivaient à ne rien faire. Cependant sans
 le vouloir de l'armée plusieurs fois les domestiques
 du château me disaient d'aller trouver le
 seigneur parpistain qui il disaient me parler.
 Mais je leur disais toujours que je n'avais
 de besoin. Malheureusement que s'il avait besoin
 de moi il saurait où me trouver. Je leur
 disais, comme j'étais dit à ce point de gentillesse
 lui-même, que leur seigneur et maître
 n'était qu'un traître et une lâche et autres
 choses en core, sachant que cela lui serait
 rapporté. Malgrai cela quelque de nombreux
 individus étaient déjà venus pour louer
 la femme il ne la louait pas. pensant que
 j'allais aller me jeter à sa pitié en pleurant
 lui demandant la faveur de travailler et
 de servir encore pour lui pendant quelques
 années

jean, mon ami jean, venait aussi souvent
me demander pourquoi que je n'allais pas trou-
ver mon vieux Mathurin qui attendait toujours une
nouvelle demande de ma part avant de louer
sa ferme. Je répondais à jean comme aux
autres que jamais je ne demandais une chose
deux fois et il m'a dit que j'étais bien obligé
de demander une fois, surtout une
chose à laquelle on a droit d'après la justice vraie.
Mais en France il n'y a pas de justice pour les travailleurs,
les travailleurs, les hommes et même les prolétaires
ne sont même pas connus dans les codes civils.
Ces codes ne sont faits que pour les riches -
voyez la misère, mes pauvres enfants, en
comparant ce monde riche qui habite mon
cimetière qui est tombé sur mes couchettes
et s'est levé, et n'ayant plus moyen
de se acheter un autre je suis mort.
avec mes vêtements - Et oui le code
civil français est tout fait pour les
riches. Dans le code civil il n'est pas
question de donner à la personne pauvre
et c'est pour leur dire qu'ils s'occupent
surtout leur vie n'ayant pas autre chose
à défendre pour la défense de l'état.

et qu'en outre ils doivent travailler
 pour s'assurer des moyens d'existence,
 mais plutôt pour assurer l'existence
 des riches qui ne savent et ne veulent
 pas travailler. - Il est si évident que
 premier juge aux Etats l'Etat protège
 le citoyen dans sa famille, sa religion
 et son travail si cela eût été vrai
 le duc de Bourbon aurait-il pu
 me chasser de sa ferme avec ma famille
 après avoir travaillé quinze ans pour lui
 et lui donner encore mille francs par
 an et après avoir payé ses trois deniers
 des avances en argent pour me le louer
 de sa ferme de trois ans pour par an
 si l'Etat eût été le protecteur du citoyen
 dans sa famille, sa religion et son travail
 il n'aurait pas permis que ce lâche
 gentilhomme d'état ainsi sur la route
 d'un honnête et laborieux citoyen avec sa
 famille sans le simple prétexte que
 ce citoyen n'aurait pas les mêmes
 idoles que lui, parce qu'il ne voulait
 pas aller se prosterner devant les images
 de ces bandits et prostituées de la Galilée

qui dishonorent encore à la fin du
XIX^e siècle les monuments de la république
et parce qu'il ne voudrait pas se joindre
aux pieds des charlatans et fripons
qui exploitent l'imbécillité humaine
avec cette lie juvénile. Non il
n'y a rien dans le Code civil pour les gueux
un seul paragraphe parle des ouvriers et
des domestiques et c'est pour leur dire que
leurs patrons sont leurs maîtres. C'est sur parole
- pour la qualité de gage pour le paiement
du salaire de l'année échue et pour les
acomptes donnés pour l'année courante et
c'est tout (Civ. 1781) donc le patron est libre
de payer ou de ne pas payer ses domestiques et
ses ouvriers. Il lui suffit d'affirmer qu'il
les a payés. Mais si les Gueux ne
sont pas connus par le Code civil en
revanche le Code militaire, le Code de marine
le pénal savent les trouver et pour les
juges, les gendarmes et les gendarmettes
les gueux sont d'excellents gibiers puisque tous
ils en vivent grossièrement et honnêtement
telles sont les utilités des gueux.

Un ami m'a enfin prêté quatre sous et
 j'ai pu me procurer de l'encre.
 La femme de Boulven fut cependant louée
 grâce à un cousin à nous, légendaire de ce bon
 prospect de Kerucella qui y attirait un autre
 cousin à lui d'un autre côté, un pauvre bourgeois
 qui n'aurait pu y tenir deux ans s'il n'avait
 pas trouvé une terre bien riche et arrosée
 par moi, de foin, de la paille et du bon
 fumier en abondance. J'avais eu toutes
 les peines, lui allait venir les profits.
 Pour moi à la fin d'avril je ne savais pas
 encore où j'allais. Ma femme tenait absolument
 à aller à Quimper. Elle avait trouvé un
 sibi d'un lequel on l'attirait chaque fois
 qu'elle allait en ville. Le locataire de ce sibi
 était comblé de dette et voulait lui faire payer
 par nous, en nous vendant le matériel le
 double et le triple de sa valeur sachant
 que nous ne commercions rien dans le commerce.
 Ma femme n'était plus bonne à grand chose
 depuis qu'elle était arrivée à la maison
 et elle voulait encore choisir le métier pour
 lequel elle était essentiellement le mieux préparée.
 Ce n'était pas là que je voulais aller.

j'avais songé d'acheter un bateau avec
quelques bœufs qui me resteraient de la vente
de mon matériel agricole, de mes bateaux
de ma récolte et de ce que j'avais reçu de
la propriétaire ou du fermier rentrant pour
le surplus de son paille et du foin
que je laissais sur les lieux. Avec ce bateau
j'espérais encore pouvoir gagner ma
vie comme beaucoup d'autres le font en transportant
du sable de la baie à Quimper. Le métier
est dur mais j'ai toujours préféré le métier
dur et pénible à tout le métier où il faut
employer l'hypocrisie, la bassesse, la ruse et
la lâcheté. Malheureusement dans l'intervalle
il m'arriva encore un accident qui faillit
me conduire au cimetière. Dans mon
empressement d'expédier mes grains et autres
objets en ville avant la Saint Michel, j'y
allais souvent deux fois par jour.
Les derniers jours je venais souvent
lorsque je vis une femme de près de chez
nous avec une charge sur la tête et une
autre sous le bras. Je voulus arrêter mon
cheval pour le faire monter dans ma
charrette. Mais ce cheval était très dur

au mors et ne voulais pas s'arrêter, alors
 je voulais sauter à terre. Malheureusement
 mon pied glissa sur le bancard et je tombai
 à l'envers sur la route juste dans la roue
 qui passa en travers sur l'épaule, mes ~~côtés~~ en
 les brisant toute, ainsi que la clavicle
 de mon épaule gauche. Je n'avais rien
 senti et cependant j'étais mort. On m'a dit
 du moins toutes les personnes qui se trouvaient
 là, un médecin même qui passa là en
 revenant de Focessant avait dit comme
 tout le monde que c'était bien fini de
 moi. Cependant mon cheval avait
 continué sa route fut arrêté au sibil
 dit Biar Briant. L'homme de ce sibil
 ayant été averti de mon état qui m'était
 arrivé vint avec la charrette dans laquelle
 il mit de la paille et avec l'aide de deux
 ou trois autres chargés mon cadavre
 de paille, car pour eux comme pour le
 reste on n'était plus qu'un cadavre.
 Cependant de retour au sibil il arrêta
 la charrette par où la porte, la femme
 lui avait dit qu'elle voulait jeter un
 drap blanc sur le cadavre de pauvre
 Dejeuneux.

Mais au moment où cette femme arrangeait
le drap sur moi je me réveillai et lui dis
d'une voix étranglée par le sang épanché dans mes
poumons et dans mon gosier de me donner vite
quelque chose à boire. A ma voix elle jeta
un cri et sauta précipitamment de la chaise et
courut dans la maison. Cependant l'homme
qui avait aussi entendu ma voix vint me
demander ce que je voulais boire. N'importe
quoi lui dis je mais vite j'en prie,
car je sentais que j'allais étouffer et pour
si bon cette fois. Et courut et m'apporta
un plein verre d'eau-de-vie; sans regarder ce que
c'était je l'avais bien suel trait. Le coup
fut bon et je pus me calmer un peu.
Mais au bout de quelques minutes
je pus respirer. J'étais sauvé pour le
moment. Alors ils voulurent que
je reste là qu'ils allaient chercher un
médecin. Je ne voulais pas. Je dis à l'homme
de me conduire chez moi mort ou vivant
il obéit, en même temps un autre était
allé chercher un médecin qui arriva
chez moi au moment même où on me
traitait de la chaise. La maison était déjà
pleine de monde car le bruit de mon mal

était assise à table avant moi. Monsieur
 et madame Holkbe y étaient eux mêmes.
 Le médecin après m'avoir palpé fit une
 triste grimace et alla vers les seigneurs notaires
 en haussant les épaules et j'entendais bien
 qu'il leur disait que j'avais plus que
 peu quelques heures à vivre. Toutes
 mes côtes étaient blesées avec le doigt de
 l'épaulé gauche et tout le sang était pressé
 sur mon cœur qui ne tarderait pas certainement
 de m'étouffer et ne me fit absolument rien
 jugeant sans doute que c'était inutile.
 Pendant ce temps le seigneur et sa dame
 avaient les yeux fixés sur moi, sur leur
 pauvre victime. Si ces misérables eussent ou
 lue dans mes yeux en ce moment ils
 auraient comparé clairement ce que ces yeux
 leur disaient; ils les compareraient sans doute
 quelque peu car j voyais la dame qui avait
 des larmes aux yeux et le seigneur la tête
 baissée. Je leur disais par mes yeux:
 Misérables traîtres et lâches êtes vous contents
 maintenant. Votre vengeance est elle assez
 complète; vengeance doublement due
 criminelle. Je vous laisse maintenant la
 scierie qui est de ce sang dont vous avez

une bonne partie depuis quinze ans. Et
lors que vous vrez mon cadavre descendre
dans la terre et que vous vrez ma femme et
mes enfants obligés de me dire leur pain
vous goûter alors tous les plaisirs de Dieu.
Il leur obtient enfin en recommandant à
leurs domestiques de rester là pour assister
à mes derniers moments. Jean, le pauvre
ami Jean resta toute la nuit à me chasser
en pleurant comme un enfant voyant mourir
son père. Cependant le nuit se passa et je vivais
encore. Alors je dis à un de mes domestiques
d'aller prévenir le médecin que je n'étais pas
mort et de revenir me voir encore une fois.
Il vint sans tarder bien nommé sans doute
se mit à l'œuvre encore en vie. Cette fois après
avoir palpé encore mes côtes et mon flanc
il se mit à les arranger comme il peut puis
me serra tout le corps sans une large toile
rouge et m'attacha le bras gauche sur la
poitrine; enfin il me crucifia pour ainsi
dire sur mon lit ne pouvant plus bouger
que la main droite. Les chirurgiens étaient
encore venus assister à toutes ces opérations
pendant lesquelles je n'étais pas privé
d'une seule plainte. Je me sentais

ce médecin. Quand il eut fini il dit aux
 châtellains qu'on pouvait me donner à boire
 et à manger tout ce que je demanderais, car depuis
 lui je ne pourrais jamais vivre plus de quatre
 jours. Mon cœur d'homme prisonnier était noyé
 dans le sang épanché, dit que ce sang commençait
 à agiter la fièvre me prendrait et j'en serais
 fait de moi cette fois pour toujours. Ce même
 jour comme avait dit le médecin j'eus en effet
 été pour moi le dernier. La Dame de Chateau
 sans rien dire avait envoyé son cocher chercher
 le vicain. elle pensait sans doute qu'en me
 examinant par ce jeune faïçon terni et acheter
 les crimes que elle avait commis envers moi.
 Mais son vicain arriva trop ^{tard} heureusement,
 pour lui car sans ça je lui aurais crevé
 la figure. mais je ne pouvais plus ni
 parler ni crecher, ni même faire aucun
 geste. Néanmoins je l'interdis moi-même
 de quelques de confessions, me parler
 de Christ, de ciel, de pardon. Je pensais
 alors car pour avoir perdu la parole et
 presque le souffle, je n'avais pas encore perdu
 toute conscience que s'il y avait bien quelques
 qui avait besoin de pardon, c'était la noble
 Dame, la femme de Chateau qui s'était fait

à quel que distance, les larmes aux yeux,
devant le noble seigneur traîné et lâché
qui se tenait caché derrière le lit. Cette
dame avait apporté de partout toutes les
plus beaux ustensiles mortuaires, du linge
blanc, de gros cierges dans des candélabres
en argent, de l'eau même de l'eau bénite dans
également en argent. Tous le monde pleurait
autour de moi, femmes, enfants et étrangers.
il n'y avait que l'opérateur tenné, le
pauvre diable catholique qui avait
plutôt l'air de rire. Ces gens ne comprennent
rien des émotions ni des sentiments humains.
ils sont toujours à chanter quand les autres
pleurent. Enfin quand il eut fini toutes
ses singeries il voulut me faire avaler son
pain la coquette, dans lequel se trouvait dissolu
il le corps, le sang et l'âme du chât, mais
là, il fut arrêté, car il ne put me faire
passer les dents de sorte que le corps de
son chât resta en dehors de moi; il se
fouffit entre mes lèvres et mes dents. Mais
pour lui la tour était jouée quand même
et les assistants qui ne virent rien passer
au-dessus que tout était pour le mieux.

que mon aïeul dans quelques minutes
allait monter tout droit au ciel. Cette
fausse aïeul que j'étais venue depuis si
longtemps pour toutes les fêtes, tous les
ou cantons avec flamme éternelle.

Quand l'homme noir fut parti contents
sans doute d'avoir obtenu en échange et
plus contents encore en songeant que dans deux
jours il serait bien payé pour chanter
devant mon cadavre. Le diable cria et le requiem
étendant le traître gentilhomme vint prendre
ma main droite qu'il tint un peu dans
la sienne me fixant dans les yeux, puis mit
cette main sur mon cœur et porta la tête
baissée et disant sans doute que tout était
fini. Cependant je n'étais pas morte
presque que je voyais et entendais. Je restais
ainsi jusqu'à ce moment sans que l'on sur
trop si j'étais morte ou vivante. En ce moment
je parvins à desserrer les dents et à remuer
un peu ma main droite avec laquelle je fis
comprendre que j'avais froid aux pieds.
Aussitôt on chauffa une large braise
que l'on me mit sous la plante des pieds.
Un instant après je me sentais mieux.
Je sentais le sang descendre vers les extrémités.

inferieur donc il n'était pas complètement
figé. Le lendemain je pouvais porter à la
galerie stupéfaction de la Dame qui vint
de lui bon matin me voir ayant appris par
le domestique que je n'étais pas mort encore.
Bien entendu cette noble Dame ne manqua
pas d'attribuer ce miracle, car c'en était un
sans elle, à l'apaisance chez moi de son jeune
vieux avec son Dieu sauveur et de Dieu étendu.
à elle même tout le monde, puisque c'était
par son Dieu le Christ et son ministre vivant
chez moi. Elle était donc contente encore
maintenant d'une autre façon possible si
elle m'avait persécuté jusqu'à la mort elle
me redonnait la vie. Maintenant elle n'était
à sa position tout ce qu'il avait de malheur
dans son château vide, bouillon, veni veni
et lièvre à toutes sortes. Elle venait
tous les jours me voir ensuite toujours
accompagnée de la bonne apportant
quelque chose, toujours des gourmandises
à boire ou à manger. Le maire,
mon ami, le meilleur homme que
j'ai connu ici, venait aussi me voir
avec d'autres amis. Ce bon homme

qui se serait mis en route pour
 rendre service à un ami ne sachant
 que faire pour moi voulait me
 faire transporter à l'hospice, ce je
 devais mieux songer j'aurais dit, et
 aux frais de la commune. Mais la
 chose était impossible en l'état ou
 j'étais. Et les seigneurs châtelains
 qui m'avaient tant persécuté, trahi
 et volé, n'avaient pas pitié de moi
 maintenant. Tout me chagrinait et venait
 à l'esprit, qu'ils furent si recommandés
 alors leur tour, leur cruelle vengeance
 envers celui qui les engendrait depuis
 quinze ans de ses peines et de ses larmes,
 de leur soc et de leur socie itinérants
 maintenant pour moi pendant deux
 semaines achetées ainsi leur vieillesse.
 Enfin j'allais tous les jours de mieux
 en mieux: mes côtes se soulevèrent au-dessus
 de la clavicle de mon épaule gauche.
 Mais je ne pus rester couché sur le dos
 et immobile comme une momie
 pendant six semaines. Et pendant ce
 temps le saint Michel était fort en

Ma femme libre pendant ce temps
avait loué ce sébill à Quimper pour
soixante sa valeur et avait payé au
sébillant, portant un matériel avec un
vieux billard quatorze cent francs qui
ne furent plus tard que deux cents francs.
Cette pauvre femme ne connaissait absolument
rien en ces choses là et après elle était
surtout tombée au deuxième degré de la terrible
maladie alcoolique, il ne lui restait plus
qu'à s'adresser à parocier pour trouver la
mort et elle qui savait par expérience
avoir choisi le meilleur pour y arriver.
La vente de mon matériel ancien, des
bouteaux, mobilier, garnis et autres objets
fut faite par un notaire lequel fut
trouvé par le notaire du district, mais il
n'était plus en ce moment. Il se pour
dit la femme recusa de Kervella, celui qui
avait attiré à ma place un autre cousin
avait fait tout son possible pour empêcher
les gens de monter en descendant chaque
bête qu'on mettait en vente annuler
les chasses, charmes et autres instruments
pour pouvoir la vendre lui-même

a bon marché et les revendeurs emmités.
 C'est ainsi qu'il acheta le cheval après
 l'avoir servi à tout le monde et le
 revendit ensuite avec deux cents francs de
 profit à monsieur Mathias lui-même
 qui tenait absolument à avoir ce bon
 cheval sans doute pour avoir un bon
 souvenir de meilleur formé qu'il ait
 jamais eu. Et ce coquin si cocasse, le
 plus fripon, le plus traître et le plus
 lâche qu'il soit possible de trouver soit
 encore après à chercher cela pour voir s'il n'y
 que sans lui la vente n'aurait pas
 monté si haut. Et bien ce misérable
 coquin est l'homme le plus estimé de Châtea
 des sieurs et des fripons tous ensemble
 qu'il les trahit et les vole tous, avec
 bien qu'il trahit et vole tous ceux qui
 ont affaire lui. Celui-ci ne sera pas
 renvoyé de sa femme pour malheur trop
 de faiblesse dans ses opinions politiques et
 religieuses. Après la vente ce même stein
 vint encore refaire l'état du lieu qu'on
 appelle ici l'état de stent avec un autre
 expert. Ce jour-là j'ai la curiosité d'aller

de mon lit & douloureux a une scène
entre le notaire et le propriétaire qui semblait
a un prologue et a l'épilogue d'une
tragedie dans laquelle je jouais le
rôle de victime, le notaire celui de
vengeur et le propriétaire le rôle de
criminél procédurier et repentant. En effet
le notaire était déjà venu plusieurs fois
faire l'état de l'état dans cette ferme. Je
disais il, il n'avait jamais rien vu de
que des champs en culture, envahis par les
rouces et les fougères, des prairies couvertes
de mousse et de joncs, des haies en mauvais
état et les champs sans barrière; l'air a
bâille et le cou vides de foin, de paille
et de fumier, toutes que maintenant
il voyait tous les champs en bon état
de culture, les haies exposées et des barrières
portées ou il en fallait; des prairies vertes
de trèfles et des herbages merveilleusement
cultivés, l'air a battue remplie de meules de foin
et de paille, et le cou plein de foin
et de paille merveilleusement. Le notaire qui était
cupid et se même plus petit que notre
père gauthier mais qui avait les

commensure, la reconnaissance et le respect
 de travail et des services rendus ne manquait
 pas de faire à notre propriétaire des
 reproches bien amers sur sa conduite envers
 moi. Auxquels reproches opposés et appuyés
 par l'autre côté, le seigneur Melthuse ne
 put rien répondre que des mots sans suite
 entrecoupés de hoquets, car le notaire lui
 montrait de doigt sa victime. Mais
 pendant un autre personnage mais de cette
 scène fut aussi bien stupéfait par ce notaire
 qui jouait par là à l'écrit son rôle de
 vengeur. Il était le fermier sachant quand
 les aspects lui donnaient qu'il avait ce compte
 de huit cent francs au fermier sortant
 pour les foin, paille et fenniers. Celui-ci
 qui n'était pas riche ni bien commerçant
 en choses agricoles répondit qu'il trouvait
 bien cher tout cela. Mais les aspects lui
 expliquèrent que c'était au contraire un très
 bon prix possible car si moi, de quelques années
 voulus exiger à mon entrée un ilot de terre
 tel qu'on les fait aujourd'hui, c'est à dire avec
 la paille, foin et fenniers j'aurais été estimé
 au prix courant du marché alors
 ce n'aurait pas été huit cent francs

qu'il en a me donner mes bien trois
mille francs si non d'avantage, mais cela
n'avait rien car le pauvre bougre n'avait
un sou avec lui, et le cher cocher qui
l'avait obtenu lui en lui demandant quel il avait
rien à payer en entrant, n'avait pour son
plus huit cents francs à lui prêter. Et le
propriétaire répondit que cela ne le regardait
pas. Enfin les experts qui étaient en quelque
sorte responsables vis-à-vis de moi de cette
somme dirent au nouveau fermier qu'il
fallait absolument déposer huit cents
le lendemain chez le notaire si non on le
saisirait. A ces mots de saisie le propriétaire
fit de sales grimaces, pendant sans doute
voilà un bien sâles pour mon nouveau
fermier qu'on m'avait tant vanté.

Le notaire finit cependant par faire
entrer chez lui les huit cents francs. Je ne suis jamais
commence. Huit cents ^{francs} que j'ai trouvés chez moi
plus tard, les seuls qui me restèrent de mes
travaux et de mes peines de quinze ans,
car le autre bourgeois de la vente avait été
payée par une femme avant que
j'arrivasse à Quimper, et schaks de
l'argent de la vente en l'absence de

nouveau ménage quelle monta à ce mode
de riches et en payant comme tout le reste
le double de sa valeur.

Le médecin avait dit qu'il était impossible
que je bougeasse de mon lit avant deux mois
sous peine de mort, certain cette fois. Car
mes côtes à peine soulevées se remuaient
au moindre mouvement et ce saut pour
le dernier coup cette fois. Heureusement j'étais
dans un petit lit de fer qui fut opposé de
chaque côté où le médecin était venu
me rassurer et la Dame qui avait
consulté ce médecin avait obtenu de
former rentant ou plutôt à la fin de
me laisser libre jusqu'à mon départ tout
ce bout de la maison où la vieille mère
à belle mère devait rester me soigner. Mais
elle n'est pas grande à me donner con-
tent m'était opposé maintenant de chasser,
rien ne me manquait. On me donnait même
de vieux vin qui avait soixante ans de
bouteille. La Dame m'apportait aussi de
livres et des journaux et une, elle qui autrefois
m'avait des durs quand elle me voyait lire
mon journal agricole. Ah vraiment

cette ancienne amie devenue douce comme
des bœufs aujourd'hui voulait par toutes
ces gâteries et des soins tardifs me faire oublier
ses crimes abominables. J'aurais bien
voulu pouvoir oublier ces crimes comme
tant d'autres en core dont j'ai été victime
mais la vérité et la raison saignent ainsi
me commencent et outragent. — Je faisais bien
ses réflexions maintenant sur mon lit
le bar à Boulton, sachant que ma femme
était en train de gaspiller stupéfiement tout
l'argent qui nous restait de la vente et que
certains qui avec elle cela me devaient pas
sire moi si toutefois la folie alcoolique
leur permettait de vivre si long temps.
Je voyais bien que tout était fini maintenant
et je me disais le Mort de ne pas avoir
gagné chez elle ce moment qu'elle m'en
faisait deux fois de suite ce qui m'aurait
éviter d'arriver jusqu'au dernier moment
de cette longue et cruelle tragédie commise
à Boulton pour finir l'histoire de
Guimpe. Que pourrais-je faire des crimes
je ne pouvais pas si mes cotés ayant tous été
brisés me permettant de faire le même
sans se rendre de nouveau mon bras

toujours attaché sur ma poitrine ne
 m'est plus bon à rien sans doute.
 Si ce dernier malheur ne me fut pas
 arrivé les choses auraient peut-être mieux
 tournées, car jamais je ne serais aller
 dans un état le dernier des métiers qui
 me convenait ~~et~~ ^{pas} encore à ma femme.
 Il me restait encore deux moyens de
 gagner plus ou moins à vie. Je pouvais
 garder mon cheval et mon char à bancs
 pour faire des commissions, ou j'aurais
 acheté un brasseur pour faire le sale.
 Mais maintenant sans l'état ou je me trouvais
 il ne fallait plus y songer. Mais je finissais
 toujours par revenir à ma vieille philosophie
 stoïque. J'avais vu de tant de misères
 et de malheurs qu'en de plus ne savais
 pas m'épouvanter quoique je ne fusse guère
 en état maintenant de lutter contre
 eux sinon que par ma force morale.
 Enfin au bout de quinze jours je manifestai
 le désir de quitter Boulevin pour toujours.
 Ce lieu où j'avais tant peiné et où j'avais
 nocui et enrichi des misérables. Alors la
 Dame voulut encore, pourant sa complaisance
 tardive jusqu'au bout, mettre à ma disposition

soit le bateau de plaisance pour me conduire
par eau ou la voiture pour me la conduire
par terre. Mais cette fois j. refusai tout, mes
forces physiques étant à peu près revenues et
avec elles mes forces morales de la faiblesse
de laquelle ces seigneurs avaient abusé pour
me faire accepter leurs offices qu'en toutes
autres circonstances j. aurais eût avec indi-
gnation. Je leur fis savoir tout cela
de suite et certain chose encore dans une
lettre d'adieu que j. leur envoyai le jour
de mon départ. Un ami était venu
me chercher avec son char à banc et me
conduisit à Quimper sans accident, où
je vis bien en arrivant que toute mes
prévisions fatales allaient bientôt s'accomplir.
La maison était bien et richement meublée
et le débit était garni de boissons de toutes
sortes dont la moitié au moins n'avait
eu chez les bretons. Je ne pouvais
rien dire, c'était inutile. Durant j. de jours
encore, le lit pendant quinze jours pendant
sages, de commodes et de soupers venait tou-
tes jours me voir par bande, non en réalité
pour s'informer de mon état qui leur
importait peu, mais pour boire et manger

que ma femme toujours fière et glorieuse
 toujours entre deux vins ne faisait pas faute
 de lui en servir à bon compte. Les bonne-
 gens le payaient en éloges sur ses beaux
 membres et sa riche intelligence de son
 côté, cela lui suffisait. Cependant au
 bout de quinze jours je commençai me
 lever et me promener un peu dans la maison.
 J'avais décroché mon bras gauche que
 depuis si long temps était accroché à mon
 épingle dorsale, il tomba inerte le long
 de mon corps. Je le croyais perdu à jamais.
 Cependant il revint petit à petit et au bout
 de quelques jours je pus encore me servir
 un peu et j'esperais que je pourrais encore
 faire quelque chose si j'en trouvais à
 faire. - Mon bon ami, le maire de
 Carmel venait souvent me voir. Il
 voyait bien lui aussi que nous
 n'avions pour long temps à vivre dans
 ce triste métier, il savait sans nul doute
 ma femme se trouvait. Un jour il
 me dit que je devais demander un
 bureau de tabac; ayant fait tant
 de services militaires et ayant perdu
 ma fortune et mon avenir en continuant

la république on ne me refusera pas.
Croyais ce brave maire d'amour naïf et
et sa bonté qui certes, m'en aurais
donné assez si cela eût dépendu
de lui. Je lui fis observer que ceux
qui étaient chargés de donner des bureaux
de tabacs étaient généralement les plus grands
de la démocratie et en invoquant on
me faisait les services rendus à la république
cela suffisait à faire jeter immédiatement
ma demande aux papiers. Demandez
toujours me dit-il; j'appuyais votre
demande le mieux possible j'en
parlais à notre député pour lequel
vous étiez renvoyé de Gochewen; j'en
parlerais au préfet. Ah si tous ces
gens là voulaient s'intéresser à moi
comme vous alors lui dis-je, il serait
possible que j'aie un bureau de tabac.
M'importe j'en fis la demande ensuite
que mon ami ~~Paris~~ ^{Paris} m'en disant
qu'il s'en chargerait du reste.

Cependant je ne pouvais rester dans
ce malheureux état à rien faire
sans à entendre des chuchoteries

Des enjures et des insultes de la part des
 étrangers et de ma propre femme qui ne
 cessait plus ni jour ni nuit. Mais
 que faire, ou aller chercher du travail.
 Je me rappelais fort bien qu'en 1861
 quand j'avais pris mon premier ^{à l'âge}
 de vingt six ans que j'avais cherché fort
 un emploi, ou un travail quelconque
 depuis que j'étais jusqu'à Brest, et je n'en
 trouvais nulle part, que je fus obligé
 de retourner dans l'armée, que de me
 jeter, comme l'idée m'était ^{venue} en l'instant,
 dans la mer de l'autre bout de
 l'Indochine. Comment pourrais-je
 trouver maintenant à quarante trois
 ans et à moitié étranger je lisais
 le petit journal souvent, ce était
 journal qui a fait et fait toujours
 plus de mal aux français qu'il ne peut
 jamais faire la perte cubanique, mais
 qui certe quand le journal le plus estimé
 et le plus répandu dans le pays tellement
 que les français aiment à être trompés
 et volés par les journaux catholiques
 comme par les coquins laïcs.

La quatrième page de ce journal est
entièrement au service de toutes ces quin-
chardians et filous du monde entier.

Comme la première page, par l'intermédiaire
d'un coquin, nommé Jack, est mise
au service des gros larcènes d'affaires
incriminées, d'indescentes mines d'or d'Amérique
de Panama impossibles et autres fumerolles
catholiques et catholiques. etc. se trouvent
les grands coquins de la haute finance
et leurs gros amis du gouvernement. Mais
les coquins de la quatrième page sont
plus modestes. Les premiers commencent
toujours par vous demander de l'argent
et de grosses sommes, tandis que les derniers
commencent par vous offrir de l'argent
à gagner ou ne rien faire, ou plutôt en vous
admirant le plus agréablement du monde;
ils offrent des emplois ou des postes temporaires
et gratuits à tout le monde, des recettes à
faire fortune en quelques jours des jeunes
filles et des veuves millionnaires avec peu
de frais. Des emplois indépendants
et lucratifs à tous ceux qui en désirent
etc. etc.

Il y avait longtemps que j. commençais
 tout ces vœux faipom avec lesquels le petit journal
 ramasse ses millions, ce qui ne l'empêche pas
 de servir journal vulgaire et de donner
 choses. N'ayant rien à faire j. m'amusais
 à écrire à quelques uns de ces dormeurs de
 fortune pour rien. En voyant qu'on ne leur
 répondait la réponse dans laquelle il était
 dit que j'étais bien l'homme qu'on demandait
 je m'avis qu'à envoyer cinquante francs
 avec mon portrait et sans huit jours
 je serais casé. Bien entendu cette même
 réponse était envoyée à des centaines
 d'individus le même jour. Dans le nombre
 il se trouvait bien quelques centiens
 qui espèrent immédiatement le mariage demandé
 mais alors ils ne reçoivent plus de réponse
 à moins que le farceur faipom flairant un
 bon gogo ne lui demande encore 60
 francs pour terminer l'affaire qui est
 faite et finie. Et ils sont nombreux
 les gens qui vivent ainsi grâce à l'ignorance
 et à la naïveté des gogos. Ils ne sont pas
 plus du reste que les jésuites et autres
 truismes qui ne vivent non plus que

de charlatanisme et de faiponnerie.

C'est en même temps que M. Thoreau de
propos et commence et ce fut tout d'un
coup dans le fameux petit journal, le journal de
tous les fermiers, des hipotèques, des charlatans
des bandits et des faiponniers qui fut chargé
de lancer cette inhumaine semence sur
tous les américains et sur tout le monde. Il y eut
à ce sujet un article misérablement
loué et copié les ignorants et les imbéciles
tous les jours à se laisser prendre à tous les
appareils du royaume Marinoni et compagnie.
Quand j'eus lu cet article qui fut
payé de mille francs je dis de suite
qu'on allait monter la plus grande escro-
querie du siècle. Quelques uns me
demandaient pourquoi je n'avais pas
confiance dans cette affaire que tout
le monde considérait comme une belle
et lucrative entreprise dont tous les hommes
recevaient des français dans la personne
de Ferdinand de Lesseps dit le grand français
j'essayais de leur expliquer les raisons
pour lesquelles on peut expliquer quelques choses.

a des ignorants en leur expliquant tout
 que ces fameux grands français avaient travaillé
 toute sa vie pour les changer avec l'argent
 et les bras français. O Dieu pour les
 anglais et les turcs; Corinthe pour les grecs
 et maintenant il allait travailler pour
 les américains qui sont ennemis avec
 que entre D'où un passage à
 travers leur continent, pour toutes les
 autres puissances ce passage est inutile.
 Toutes les puissances européennes qui comm-
 ent avec l'amérique le font sur les côtes
 de l'atlantique ou elles trouvent les
 marchandises expédiées de l'intérieur par
 les nombreux rivières, forêts et fleuves.
 Les puissances asiatiques et australiennes
 font leur commerce avec les américains
 sur les côtes du pacifique. Donc aucune
 puissance n'aurait intérêt à traverser
 le canal en supposant qu'il fut exécuté
 ce qui est peu probable. Ce qui sera exécuté
 par exemple, ce sera un joli tour joué aux
 imbéciles sur le dos du grand français
 grâce au petit journal qui a le don
 de couler tout ce qu'il touche des millions
 de lecteurs ignorants.

Mais mes explications ne servaient à rien
qui voudrait croire les explications, quelque
éloquentes et quelque probantes fussent elles,
s'un pauvre paysan breton. Ce ne fut
que quelques années plus tard, quand le
grande escroquerie fut dévoilée aux sub-
limes des victimes qui m'avaient entendu
parler de cette affaire, ses souvenirs
furent éveillés. Ce fut ainsi en ce temps là
qu'un vil agent d'assurance commençant
ma situation et sachant que je devais aller
faire quelque chose me proposa d'aller
voyager pour lui, m'assurant que je pourrais
gagner quelque chose tout en me promenant.
Mais sans m'offrir aucun avantage, rien
que étant pour lui des assurances que
je lui procurerais. C'était peu de choses à
dire rien pour moi, car c'était là encore
un métier pour lequel je ne suis pas fait.
Métier de chineur, ou il faut pousser la langue
particulier à se demander les bras et la langue
pour arracher une assurance aux paysans
toujours méfiants et non sans raison
car ils sont si souvent volés par leurs
coquins qui exploitent leur ignorance et
leur crédulité. Cependant voyant que

je ne trouvais autre chose à faire & prêt à
 retomber malade. D'innu & de chagrin je
 résolus de partir en voyage ne fut ce que mille
 pendant quelques jours de ce véritable bagne
 ou il m'eût été impossible de rester plus longtemps
 sans aller respirer un peu d'air libre & vivifiant
 de la campagne. Je gagnerais quelques centimes
 que chez moi & ma nourriture ne me
 coûterait pas plus cher. Un matin j'allai
 donc au bureau de l'Agent lui demander
 quelques explications sur les façons d'opérer.
 Après m'avoir donné les applications nécessaires
 il me donna un paquet d'imprimés & de cartes
 de la compagnie sur lesquelles il y avait des
 millions & des milliards marqués, sans doute
 pour donner confiance aux assurés.
 J'avais prêt chez moi cinquante francs,
 il restait encore trois ou quatre cents francs
 & la maison que je devais me louer pas
 longtemps entre les mains d'une pauvre femme.
 L'agent me dit que ce j'aurais la plus de
 chance de faire quelque chose ce serait du
 côté de Concarneau notamment dans la
 gascogne comme de Bâle. Je partis
 immédiatement pour ce pays content

de m'écarter le plus possible de mon
maître bagne en tâchant d'obtenir pour
quelques jours au moins les socs et les
charrues qui commencent à m'écarter.
En trouvant mon ancien compagnon
je m'écarter avec dans un débit tenu par
une femme qui avait été autrefois bonne
chez moi à Coulven. Cette femme savait
bien dans quel état je me trouvais depuis
que ma femme était tombée dans la boisson,
quand je lui dis que j'allais à l'église
pour essayer de faire quelques avances
mais sans espoir. Elle ^{ou} me dit que j'allais
en faire au moins ^{une} pour commencer, qu'il
y avait déjà quelques temps ^{qu'elle} songeait à s'en
faisant un bon débit parce que j'étais
étendu dans la première maison que j'entreis.
Ce débit me donna un peu de courage
je me disais que j'irais ~~à~~ ^à la miter
m'écarter par si difficile ni si engageant que
me le figurais ~~à~~ ^à l'abord. J'avais écrit
quelques lettres sans espoir autre que celle
d'aller respirer un peu l'air libre hors des
murs que je voyais sous mes yeux et le
véritablement m'avais bien montré ainsi

qu'il avait pu se confier en moi.
 N'importe après avoir séjourné chez mon
 ancienne bonne j'allai à Rotterdam et
 bientôt ou j'allais chez une tante tombante.
 Je demandais à souper & loger dans
 un hôtel: il y avait de monde beaucoup
 dans le hôtel en thémis. Je le saisis l'aise
 car c'était un hôtel. Notant par habitude
 le mode de se comporter je fus prise d'aise
 pour un étranger mais il s'en trouva deux
 à table dans ce boudoir un maron & un
 timonier qui étaient avec des invités
 de Brempen qui me reconnurent à
 mon costume pour être de leur pays et
 m'invitèrent même à passer un verre avec
 eux et lorsque je leur avais dit pourquoi
 j'étais venue à Bréguene le tisserand lui dit
 un même temps plusieurs mots que si
 je voulais il vendrait avec moi pour
 me montrer la femme avec laquelle on vendait
 et m'aider au besoin sans mentionner
 de l'histoire. Il vendait avec moi moyennant
 huitante sous par jour & prenait ce qui
 gagnait dans son métier. J'acceptai
 volontiers sa proposition car il m'avait l'air
 d'un bon garçon et bon cœur, une

des excellents qualités pour faire ce
métier. Mon homme ne manquait pas
le lendemain matin il vint à très bonne
heure au Sébastien où j'avais logé, un
gros bâton à la main. Je lui donnai un
bon déjeuner copieux et chose de café et de vin
pour le mettre en train. puis nous partîmes.
il allait commencer sa tournée par où il
avait l'habitude de commencer lui même quand
il allait en qualité de forgeron faire satisfaction
de qualité. Nous arrivâmes ainsi à la première
ferme de bonne heure, le piston n'est pas
pas levé encore. Mon guide lui expliqua
même pourquoi nous étions là. L'homme
me montra quelle compagnie que je représentais
je lui montrai le carton de la Compagnie
La Nationale. Elle est riche la Compagnie
dit il quand est par exemple de dix millions
les millions et les millions marqués sur les
cartes. Mais cette Compagnie existe de
moins ou en entier, et rapporte je
sais plus de cent mille ans, elle donne
dans le monde entier. Je demandais
ce dit il, parce qu'il y a par ici
il y a quelques temps un indigène est venu
à son aïeul avec plusieurs femmes en sa

faisaient payer. Scrite la première amée
 et les frais de contrat, mais lorsque les
 autres ont voulu acheter cette compagnie
 elle n'était nulle part que sur les feuilles
 que on leur donne. Lui n'avait pas été
 pris, mais peu s'en était fallu car il
 y en avait plus de 100 en effet en couvrant
 cette compagnie plusieurs feuilles. D'ailleurs
 qu'on me montrait sur les feuilles il y
 avait d'écrit son nom, que simplement le
 cubain. Compagnie d'assurance contre
 l'incendie par le bar une signature illisible
 Ces pauvres gens avaient été victimes d'un
 malin filou comme il y en a tant
 partout. Notre homme s'en était
 allé nous chercher de la cède et tout
 en buvant et après avoir demandé toute
 les captures de son assurance il
 consentit à s'assurer, et alors même nous
 un voisin qui s'assure aussi s'en
 tenant. Mais il fallait aller chez lui
 afin de voir s'il n'y avait pas de business. Ses
 affaires de son mobilier. Chez lui nous
 avons encore de bon cède et bon, de
 bon fait à manger et le café encore
 à l'écume.

Nous restâmes longtemps là car le café et
le café fortement carabine avaient séché
toutes les langues. Le fossyeur qui commençait
tous ces gens était là comme chez lui.
Il était près de moi quand nous quittâmes
cette ferme. Mais je n'y avais pas perdu
mon temps. J'y avais gagné pour ma
part une quinzaine de dollars. C'était donc
un bon début. Et cela m'en encourageait
et me donnait un peu plus de hardiesse.
Mon guide me conduisit encore dans
une ferme où nous fûmes encore très bien
reçus et où je fis encore une bonne
assurance. Alors je dis à mon guide
que c'était assez pour la première journée.
Nous retournâmes au bord où je payai
un bon point à mon homme
et je l'invitai à souper avec moi. Puis
je lui payai sa journée avec une petite
satisfaction de gratification en lui donnant
rendez-vous pour le lendemain. Il n'eut
guère de mal à trouver comme
moi que le maître n'était pas mauvais.
La deuxième journée fut encore
un peu meilleure que la première.

et ce fut ce pendant la même chose
 tous les jours jusqu'au Vendredi. Le
 Vendredi matin le foyeur me dit
 qu'il était obligé d'aller au paradis
 ou Parados, c'est le nom d'un village
 le plus éloigné du bourg. J'allai
 avec lui. Je pensais que plutôt même
 je ferais cette journée ce ne serait
 pas grand malheur pour une toute bracte
 vraiment fantaisies. Mais il se trouvait
 que ce bon paradis où il y avait deux
 grandes fermes n'était pas assés mon
 guide m'en beaucoup de peine pour faire
 comprendre à ces deux fermes l'avantage
 qu'il y avait à s'associer à une bonne
 compagnie. Je fis donc les deux
 assurances, témoins à table en buvant
 en mangeant, et même en riant et
 plaisantant, surtout au sujet du
 nom du village. Maintenant disais
 le foyeur le bon Dieu et les saints
 les vierges et les anges pour ont dormi
 tranquilles pendant le paradis est assés
 et quand leur fus terminée les deux
 braves paysans se disaient et se disaient
 lequel d'eux venait mieux comme une air

bourg car tous les deux voulaient venir
ils furent obligés de tirer la courte paille
et celui qui tomba fut le plus content
je disais alors à mon vieux ami de mes amis
de pais de Quimper, mais ce n'est pas
possible que les gens de ce pays-ci soient
de la même race que ceux de Quimper.
Ceux-ci sont polis, doux, affables
tandis que ceux des environs de Quimper
et plus loin encore sont sauvages, grossiers,
gougnons et emalents. Les environs
de mettre en change le porteur
de lui dire de s'en aller. Je sais bien
ça, mais le guide, c'est pour ça que
je veux plus retourner là-bas.
Le lendemain samedi j'étais obligé
de venir à Quimper, car mon porte
feuilles était plein; il j'avais besoin
de savoir ce que m'en dirait le patron
qui ne pensait plus à moi sans doute
car dans sa pensée secrète il était bien
dit que je ne ferais rien. En partant
je disais à mon commis que je reviendrais
peut-être le soir même avec les courriers
se je ne rencontrais aucun obstacle.

je conduis le courrier chez moi dans
 mon sibi; mais si je ne tiens rien
 que je vois le vieil agent de la compagnie
 entrer aussi en me tendant les deux mains
 je vous fais mes compliments dit il
 il parait que vous avez fait de belles
 affaires le bas. Comment savez vous ça
 lui dis je. - chez nous on sait tout ce
 qui se passe en ce qui nous concerne - Venez
 vite au bureau me dit il, le potron
 vous attend. Je partis avec lui en disant
 au courrier je retournerai avec lui
 probablement le soir. Cette fois le potron
 me tendit aussi sa main et souriant,
 et quand il eut vérifié le contenu de
 mon porte feuille il me fit les plus
 chaleureux compliments. J'avais aucun
 agent n'avait fait autant en si peu
 de temps. Maintenant il était content
 de me donner de l'argent mais j'avais
 pas encore besoin, j'avais pas encore
 mangé le moitié de mes cinquante francs
 et tant que prendre de l'argent pour le
 porter à femme mais elle veut la jeter
 à la rivière. Cette pauvre femme n'avait
 même pas remarqué que j'étais là.

La belle mere qui etes allé
dehors chez son pere fils et sa belle fille ne
pourrais le supporter. La bonne que
nous avions a Douvren, et qui etait
elle dans une autre ferme, etait
venue retourner chez nous en tres bonne
fille de femme mais absolument nulle
dans le commerce. il y avait donc chez
moi trois femmes qui n'avaient rien
a faire, que boire et manger et
soigner un peu les enfants. Mais que
pouvais je faire. La moindre observation
que j'avais faite ma femme savait et
savait et la vieille nigine avec elle, tenant
tout le monde a l'aise je preferais ne rien
dire et d'attendre soigneusement les événements
je reportais donc le soir avec le couvert
le quel me fit gagner encore une bonne
journée en ~~partant~~ a Breezelong
ou il me fit faire deux semaines
nos affaires puis tout a Bregence.
Le lendemain matin le forgeron vint
a mon logement si gâté de retour
quand il fut que j'étais là il fut
bien content. il m'invita d'aller dîner

Chez lui à midi après la grande messe,
 et puis le soir après notre dîner
 encore quelques assurances à faire autour
 du boug. Mais en attendant ce bon dîner
 je crus sage d'aller faire une excursion géologique
 à quelques centaines de mètres de boug, étant
 pour satisfaire ma curiosité sans pour éviter
 de braver les nombreuses verres que j'ai on connaît
 à moi-même. Il y a, en effet dans cette commune
 de très nombreuses curiosités géologiques qui ont, je
 crois reçu toutes sortes d'explications, excepté
 la vraie part être. Ce sont d'énormes blocs
 de granit de toutes formes que le vieux
 habitant chez qui je logeais m'affirmait que
 c'était là des animaux antédiluviens pétrifiés.
 Un savant qui était venu les visiter lui
 avait démontré cela mais dit-il. Ce n'est
 peut-être possible, puisque les pierres calcaires,
 les pierres à sulfate et phosphate, des montagnes
 et des îles entières de l'océanie ne sont, selon
 que des animaux pétrifiés. Mais d'autres
 savants disent que ces blocs de granit, ils
 appellent blocs ératiques, ont été transportés
 là par les glaciers qui courent au sud en masses
 énormes sur notre globe à une certaine époque
 de son histoire, et d'autres disent qu'ils sont

tomber du ciel, provenant des débris de
quelques planètes brisées et si petite sans l'espa-
ce moi-même qu'ils ne furent jetés du haut du ciel
par Jehovah, le Dieu des Juifs et des Chrétiens.
On voit en effet, que ce Jehovah Sabaoth, ou
Iahve, comme le nomme Renan, avait jeté
de grosses pierres sur les ennemis de Josué à Beth-
Horon qui les tuèrent toutes. Mais sans doute
ces pierres venant de si haut ne tombèrent pas
toutes à Beth-Horon, car la terre tournait alors com-
me aujourd'hui et ces grosses pierres célestes durent
tomber un peu partout, même sans la comen-
ce de Brieux et même sans d'autres endroits
de finitude ou j'en ai vu encore. Mais il
faut laisser les savants résoudre toutes ces
questions si jamais ils parviennent avant
que notre planète disparaisse de son orbite
emportée et réduite en poussière par quelque
comète vacillante ainsi que elle a été prédit
deja plusieurs fois, par des savants célèbres.
En faisant ces réflexions je suis au boug
ou je trouvais mon chemin qui me conduisait
pour aller dîner. Après dîner nous allâmes
faire le tour du boug et je fis encore trois
observations, par un bien mauvais temps

car la neige commençait à tomber et je dis à
 mon guide que le lendemain nous aurions
 forcément repos. Cela ne l'empêcha de
 venir le lendemain matin et très bonne heure
 quoique la neige fut déjà très épaisse et il
 en tombait toujours. N'importe le fongeur
 voulait partir quand même. Il me dit ainsi qu'il
 y avait un grand village non loin du bourg
 où nous serions sûr de faire de bonnes affaires
 ce matin là parce que dans ce village il y
 avait plusieurs fermes qui n'étaient pas occupées
 et que nous trouverions tous les fermiers
 réunis dans une salle où il y avait eu
 un grand fri cot la veille et chez les paysans bretons
 il n'y a jamais de fri cot sans lendemain
 qu'on appelle en breton Dilost ar frico.
 J'étais forcé de suivre mon guide. Je ne
 craignais pas plus que lui le vent ni la
 marche ni la neige. J'en avais vu bien
 d'autres. Comme mon guide dit le fongeur nous
 trouverons tous les fermiers de ce grand village
 nommé Lantvintin réunis et déjà en train
 de boire et de manger. Quelques autres
 nous firent inviter à venir nous mettre à
 table sans même nous demander ce que nous
 ferions après pour un temps possible.

Nous étions parmi les gens de la Commune
il y avait les des conseillers municipaux qui
aussitôt entrais en conversation avec moi en
français. J'en fis de me faire voir que les pays
de ce pays éloigné commencent qu'on même la
langue française. Alors nous fumes divisés
en deux groupes, moi et ceux qui ne savaient
pas un mot de français. Je parlais avec les bretons
nos gallegants, car c'étaient un bon brelageur,
comme on en rencontre beaucoup parmi les
bretons, surtout parmi ces gens d'église,
tandis que moi je causais seulement avec ceux
qui parlaient plus ou moins français.
Cependant tout en brelageant le fossyeur lui
avait expliqué pour moi nous étions là
aussitôt les conversations bretonnes et comme
il y avait parmi ces gens qui n'étaient
pas arrivés il me demandèrent l'explication
au sujet des assurances contre l'incendie, le
prix que ces assureurs et les garanties de paiement
en cas d'accident. Je leur fis voir les cartes
et les feuilles à ce sujet. J'étais très vite et bientôt
après je n'en plus à dire. Tous voulaient
s'en aller maintenant. Je dois dire que
cet empressement des gens de Bregence s'en va.

en ce moment provenait d'un grand
 incendie qui avait concerné, il y avait quelques
 jours, tout le mobilier, maison, stables, grains et
 bétail d'un riche fermier près de Bourg
 que se trouvait maintenant dévotement
 n'étant pas assuré. Je fis donc la stance
 tenant cette bonne assurance tout en
 buvant et mangeant. Et à la fin on voulait
 que nous logions là car ils pensaient que nous
 ne pourrions jamais retourner au Bourg approché
 de la neige et aussi approché de la maison car
 nous n'avions cessé d'argenter depuis le matin.
 Nous y retournerons quand même mais avec
 beaucoup de peine et opais avons vu les veng
 fois dans la neige. Je fus obligé de continuer
 le voyage au lieu de là, car il ne pouvait plus
 où il était. Je mis trois francs à la femme
 sur le table en lui disant que son homme
 pourrait rester dormir le lendemain ou moins
 jusqu'à midi, je lui payais sa journée
 quand même. Mais le bonhomme n'entendait
 pas ça car le lendemain il vint voir s'il
 avait même que je fus levé en me disant qu'il
 allait marcher encore, mais ne marchant
 dans un autre grand village, pas bien loin
 ou nous parvîmes encore seulement au village

je n'en fis que deux mais j'en trouvais
une chose suffisante. Le temps s'était remis
au beau et nous pûmes voyager toute la
semaine, pendant laquelle j'en fis encore plus
la semaine précédente. Le Samedi je revins
encore à Quimper par le courrier. Lorsque
j'allais au bureau et qu'on y venait
mon porteur feuille le vieil agent me dit pour
son voler être un sorcier comme on m'avait
dit. — Ce n'est pas encore fini cependant
celui-ci. Je n'ai pas encore parcouru la
moitié de cette commune de Bégunc et après
mon commis de là bas mais qui me conduira
encore dans les communes voisines qui le demandent
très bien. — J'avais promis en effet à ce
bon homme de retourner encore le jour même
avec le courrier ou au moins le lendemain.
Mais hélas quand j'arrivai chez moi je vis
bien que tout était fini. Ma femme était
tomber de la folie modérée dans la folie
furieuse; on était obligé de l'attacher et
deux jours après le médecin me dit qu'il
fallait la conduire à l'hospice car elle
commencerait certainement quelques malheurs.
Maintenant j'étais obligé de rester chez
maison

car le bossme était parti de peur d'être tué
 par la pauvre folle et le vieillard ne pouvait rien
 faire lui qui soigner les enfants. Le ventoyeur
 et le potiron lui-même venaient souvent
 me prier de retourner la bas. J'avais bien
 leur dire que cela m'était impossible maintenant.
 Ils avaient toujours. Le potiron voulait
 même maintenant donner des appointements
 fixe en sus de ce que je gagnerais en voyageant.
 Tout ça était bien et j'aurais trouvé le
 fait être un moyen de gagner honnêtement
 ma vie; mais impossible, j'étais cloquée
 dans mon enfer par le fétichisme. Ma
 femme resta absolument quinze jours à l'hôpital
 elle en sortit soignée mais guérie; mais
 cette guérison n'était qu'une apparence.
 En effet quelques jours après elle retourna
 dans ce qu'on appelle le dernier degré de
 délire mentaux et mourut d'écoulement
 comme une charrue s'écroulant avec le soc
 brisé de sa machine. Maintenant je restais
 seul avec quatre enfants dont j'avais
 que dix ans. Et dans quelle situation?
 Ma femme depuis qu'elle était dans ce
 malheur ne s'était jamais fait que
 dépenser. Tous l'argent était sorti

A aucun sou n'était entre, & il
restait encore des loisons à payer.
La vieille mégère s'en alla alors chez
une autre de ses filles tombée à peuprès
dans le même état que sa soeur aînée.
Mon ancienne bonne qui s'était sacrifiée
par peur de ma femme recevait cependant
pour soigner les enfants qu'elle aimait
beaucoup & dont elle était aimée.
Comme dit tant je n'avais pas grand
chose à faire puisque je ne travaillais
pour ainsi dire. C. Dabit avait déjà
été absorbée comme depuis longtemps
par les clients. Le dit tant présent avait
une femme à peuprès comme la même
plutôt faite pour honorer les clients que
pour les attirer. A ma femme était
peu faite également pour les attirer. De
sorte que je procurais le complément com-
plet. Cependant il me fallait rester
là ou bien fermer la porte.
Il y avait là un vieux billard que
ma femme avait payé mille francs,
mais il n'y avait ni billes ni aucun
des billes comme on en avait
sans procéder le jeu de billard

De cette nuit que je connus parmi les
 bretons. Cependant au bout de quelques
 temps, quand on me voyait seul le plus
 indolent venant dans mon cabinet, parmi
 mes nouveaux clients ils se trouvaient
 comme au billard et demandaient
 à jouer, mais il n'y avait pas moyen.
 Cependant ces amateurs qui venaient
 absolument jouer chez moi parce qu'ils
 y étaient tranquilles finirent par se passer
 des billes qui avaient déjà servi moi
 bonnes encore. N'importe le billard
 fut remonte et j'en bientôt plusieurs autres
 des apprentes qui ne pouvaient aller
 dans les grands cafés, ou de cette on ne
 les aurait pas laissés jouer. Comme au
 le billard moi même je pouvais donner
 des leçons. car il me fallait faire quelque
 chose pour tuer le temps. Jamais je n'ai
 pu rester, comme j'en vois beaucoup, sans
 occuper mes membres ou mon esprit.
 N'ayant plus aucun point d'appui ni
 aucun espoir dans l'avenir j'étais résolu
 à laisser avec étonnement le sort de ma
 conduite. Le mohometan dit, inutile
 de courir après la fortune, puisqu'elle n'est

court après toi. Le Christianisme
fatigue que le musulman dit à propos
de même chose en disant qu'il faut
toujours se résigner et même remercier
Dieu de mauvais coups qu'il nous porte.
Epictète, de l'école des stoïciens et chez
qui on trouve toutes les maximes attribuées
à Jésus, disait aussi à ses disciples qu'il
fallait supporter tout avec résignation et
stoïcisme. Bouddha allait encore plus
loin. Mais tous ces gens parlaient et agissaient
au nom et pour le compte de Dieu, auxquels
ils attribuaient tout le bien et le mal. Mais
moi simple philosophe exclusivement humain
n'ayant rien à faire ni à voir avec ces êtres
imaginaires, je ne pouvais que me conformer
à la nature humaine, mais sans oublier que
celle-ci a de plus signes ce qui est la meilleure
voie, je le savais, pour vous conduire à la même.
Mais qu'importe que l'en meure de faim
et de charnie après une vie de travail et de
vices, et que l'autre meure de plethore,
gros et gros après une vie d'orgie, de
finisisme, de vol et de lâcheté, ils ne sont
plus que deux cadavres; avec le gros
on chante des hymnes et on entonne

fleurs sur sa tombe et nous que la pauvreté
 maigre s'accontente silencieusement d'un quelconque
 coin écarté de la cimetiére; mais dans dix mois
 ces deux cadavres seront dans le même état
 de pourriture. Cependant maintenant le cadavre
 du pauvre aura l'avantage sur le gras; car
 ce gras enfermé dans une boîte en plomb ou
 en zinc impénétrable et logé dans une tombe
 à perpétuité y restera éternellement dans sa
 pourriture. Mais les autres éléments libres les
 éléments qui le composent, azote, carbone
 oxygène et hydrogène prennent leur liberté
 sans l'atmosphère où ils entrent en vie
 dans les végétaux, les fleurs et les légumes car
 ils sont mieux employés que dans la pourriture
 humaine. Et au bois de charbon amassés les
 os sont aussi extraits et après avoir servi à
 raffiner le sucre vont sous forme de phosphate
 former des grains et des légumes... De sorte
 que nous aurons que ce que nous sommes d'un
 utilité infinie dans la vie comme dans
 la mort tandis que les riches sont inutile
 partout, aussi inutile que les pierres et les
 sables qu'ils ont inventé pour effrayer
 les pauvres imbeciles.

Ainsi que j'ai toujours en ma vie, je
reste calme, stoïque, résigné attendant
ce qui pourra encore m'arriver. pour vivre
sans le pouvoir. Si ce n'est cela me serait impossible.
Quand même que j'aurais la boisson et
le loger pour rien je n'aurais pas pu
y vivre. Quand j'aurais vendu tous les
boissons qui étaient encore chez moi, je
verrais après. Si aucun moyen d'existence
ne se présentait. Eh bien, je prendrais la non
existence. La mort alors tout, mais chacun
est libre d'y aller quand il veut, tout et
quand l'existence lui est devenue impossible.
Je sais bien que le meurtre se soit même
permis et même ordonné chez tous les
anciens peuples civilisés, et considéré comme
un crime par les chrétiens au même titre
que l'assassinat qu'on le suicide et l'onomie
soient considérés et sacrés par leur prétendu
créateur et leur premier législateur qui
se succèdent eux mêmes après avoir
assommés et anéantis tous les créés
ou créées, mais une famille ou ce
deux. Ce grand législateur disait bien
il est vrai: 13. Tu ne tueras point. 14. Tu
ne commettras point d'adultère. 15. Tu ne

~~est~~ Sinubus point. Mais lui continua
 à être assassin, adultère et voleur, et tous
 ses successeurs ont fait comme lui car
 on ne voit dans ces livres si saints que
 meurtres, assassinats, parricides, fratricides,
 suicides, vol, viol et adultère. Un bonnet
 à l'autre. Et le nouveau législateur
 des juifs, le fils aîné de Marielgazonim,
 disait aussi de ne pas voler, de ne pas tuer,
 de ne pas commettre d'adultère, de ne pas
 tuer, lui qui fut toute sa vie traître,
 riveur, adultère, assassin et voleur et
 que sa doctrine a été suivie depuis
 dix-huit cent ans par les prêtres et les
 tyrans, depuis Pierre Simon son premier
 apôtre jusqu'à nos jours. Et toutes
 les prophéties stupides et grossières annoncées
 par ce prophète de malheur une seule s'elles
 s'en sont réalisées et celle de ses prévisions
 sans doute. C'est la prophétie annoncée
 dans l'article 10-31 de Matthieu, et 12-31
 de Lucie jurez vous, si ce n'est il a ses
 douze disciples, que je suis venu apporter
 le feu sur la terre. Non, vous dirai-je.
 Mais l'épée, le feu et la division,

Le bon moment Contingent
sympathique main de mon ancienne
Comme venait souvent me voir, et
ce fut le seul homme qui eut réellement
pitié de mon sort parce que cet homme
avait un cœur vraiment humain qui
souffrait plus de malheurs d'autrui
que de siens. Il me demandait toujours
si mon baril de tabac n'était pas
encore arrivé. — Hélas non, mon ami
disais-je chaque fois, je n'y pense même
pas. Je n'ai bien que je sois mort
avant. Non, non me disait-il. Vous
le savez, je vous l'ai dit, prenez patience
et courage. De la patience et du courage
j'en ai eu tout au long de ma vie. Sans cela
il y a longtemps que je serais sans le niant
s'il je suis sorti. Cependant un
matin que j'étais en train de fumer
mon comptoir je vis entrer un homme
à chapeau haut qui s'installa
au bout de la table de la cuisine. C'est moi
lui dis-je. Chacun de vous apporte
votre baril de tabac de tabac
je n'ai rien le mien n'est pas encore
arrivé.

et je voulais même lui offrir un verre.
 mais ce moment trouvant sans doute
 mon pauvre Sibo trop bas pour lui il
 refusa et partit. Je l'ai déjà écrit
 je vois, il n'est pas possible de trouver
 un homme plus content et plus heureux
 que moi d'une fois que je reçois
 quelque marque de reconnaissance et
 sympathie de la part des autres hommes
 voir même des femmes. un salut, un
 sourire, une poignée de main de la part
 de gens convenables, suffisent à réjouir
 mon cœur et je suis alors prêt à pardonner
 aux méchants en faveur de ces quelques
 gens de bien. Mais cette fois c'était plus
 qu'un sourire et plus qu'une poignée de
 main qu'on m'apportait. C'était la
 vie, l'existence pour moi et mes enfants.
 Des enfants il ne m'en restait plus que
 trois, trois garçons. La propriétaire de
 la maison où je demeurais avait pris
 ma fille, un enfant de sept ans, en me
 disant qu'elle s'en chargeait que je
 n'avais plus à craindre qu'elle serait
 malheureuse. Je la laissai aller

Car je ne pouvais pas répondre
qu'elle ne savait pas m'obtenir avec
moi. Quelques jours après elle
me fit appeler dans son cabinet et
me dit qu'il tenait à ce que j'aille
gérer mon bureau de tabac moi
même. Entendument lui dis-je, je ne
demande pas mieux si je peux y aller
et y tenir. Malheureusement le bureau
de tabac se trouve dans la commune
la plus réactionnaire et la plus cléricale
de la province. Non seulement j'ai
du le louer et trouver un local à
louer, mais personne ne vient
acheter du tabac chez moi. Cela
sera évidemment difficile pour les curés
sacerdotes et l'annulation éternelle.
Cacher toujours si y aller me sert,
si vous ne pouvez y vivre ou vous
donnera un autre bureau meilleur.
Me voilà donc encore après le moment
de joie éprouvé plutôt pour mes enfants
que pour moi-même, et moi dans
l'embarras. Car trouver un local
dans cette commune cléricale, entièrement
dominée par les monarques et les curés

me serait difficile sinon impossible j'y
étais comme comme presque toutes les communes
de l'arrondissement de Quimper pour un
républicain rouge, un franc-maçon, un
protestant, un marquis de prêtres électeur
jamais personne ne me louerai sa
maison, il serait excommunié immédiatement
et lors même que je trouverais à louer
personne ne viendrait chez moi acheter
du tabac ni autre chose. D'autant
plus que cette commune de Pluzeffan
touche à Quimper où les paysans
pourraient prendre leurs provisions.
Et de plus un autre ambulant me
tenait encore. Comment pourais-je
monter ce bureau de tabac? Car lors
que j'aurais payé toutes les dettes que
ma femme avait contractées, payé
mon loyer il me resterait rien, si
même je ne restais pas encore en dettes.
La femme qui gère ce bureau de tabac
vint me trouver et dit qu'elle sentait
qu'en étant le propriétaire en me disant
de le lui louer, qu'elle le tenait depuis
quinze ans, que je ne trouvais personne
autre dans le bureau capable de le gérer

je lui dis d'attendre quelques temps
encore, je verrai plus tard. Mais après
elle vint les employés de la régie,
ses amis, m'engager dans un mariage
avec cette femme, que je n'en trouvais
pas d'autres. Pourtant que ce ~~soit~~
léger moi-même il ne fallait pas y
songer me disaient ils. Je leur dis
que le préfet m'avait donné l'ordre
d'aller quer moi-même. - alors dirent ils
le préfet sera obligé de vous louer une
maison, car jusqu'à sur vous n'en trouvant
aucune à louer. - Et ces deux employés
qui venaient la bas toutes les semaines
venait à chaque instant me dire qu'il
me fallait absolument louer mon
bureau à cette femme, et comme j'étais
toujours de temps ils en venaient à me
menacer, me disant qu'ils allaient en
refuser au Directeur de la régie si je
ne voulais pas obéir. Car maintenant
je dépendais de la régie et il fallait lui
obéir, ou renoncer à mon bureau de
tabac. - Ces deux commis. me disaient
deux clercs, fort bien labeur avec
la Dame du bureau de tabac et avec

les soirs, voulais que j'aie peur, mais
 ils se trompaient. - Au fin je trouvais
 un ami de cette commune, un ancien sous
 officier comme moi, chez lui même qui avait
 pris ma place à la Compagnie d'assurance,
 qui me disait qu'il se chargerait de me
 trouver un local au bords de l'eglise
 assez commode pour tenir mon business
 de Tobac. il connaissait un individu
 qui avait une maison à bas et lui demandait
 à Quimper. - Un soir il m'apporta
 l'homme, le quel consentit à me louer sa
 maison moyennant deux cents francs l'an.
 Le bonhomme fut assez facile en me disant
 me demandait le double de prix qu'il payait
 actuellement sa maison. Mais pour me louer
 il serait obligé de donner congé à trois
 locataires qui y trouvaient, et puis il avait
 des réparations à faire sans compter
 en ce cas il risquait de l'excommuni-
 car le terrible curé de la bas, et lui les
 services difficile de louer sa maison aussi
 une fois que le diable l'aurait habité.
 Mais au fin le choix, il me fallait accepter
 les conditions de bon homme qui me
 promettait de cela que plus tard il commencerait
 mon loger.

je fis donc un bail immédiatement pour
trois, six, neuf ou même tout, sans avoir
vu la maison que je louerais. Cependant
les deux cousins de la région qui ne savaient
rien de cela venaient toujours chez moi,
tantôt me caressant tantôt me menaçant.
À la fin j'eus dit que j'avais loué une
maison à bas et qu'à la saint Michel prochain
j'allais moi-même voir mon bureau de tabac.
Ils pensèrent que je me moquais d'eux
et se mirent en colère en me disant qu'ils
obtiendraient bien cette chose leur paraissant
impossible. Ils le dirent sans doute
ils ne venaient plus chez moi.

Mais pour moi ce n'était pas tout
encore d'avoir trouvé un local. Il me
fallait savoir comment je m'y installais.
Je n'aurais jamais assez d'argent pour
cela. Je pensais à mon ami Costenier
qui m'avait fait obtenir ce bureau de tabac,
il m'aidait bien encore pour m'y installer,
mais je trouvais que c'était trop lui demander.
En ce temps-là je lisais souvent un journal
de Lorient d'un ami me prêtant. Ce
journal lui d'intervenait des ouvriers et ouvrières

de couvrir gauchement ses colonnes pour les
 sembler d'emploi. Un jour l'écrit me vint
 de demander par lui une bonne ou factrice
 pour gérer un bureau de tabac de compagnie
 de concert avec un veuf. Trois jours après
 je recevais une quarantaine de lettres de toutes
 les parties de la Bretagne depuis Rennes
 jusqu'à Brest. Ah mon Dieu, me dis-je
 je vois que je ne suis pas le seul mathématicien
 en ce monde. Voilà quarante filles ou femmes
 dans la Bretagne sans place et perdue sans
 pain, et cela seulement parmi les femmes qui
 lisent les journaux, mais combien il y en a
 "t-il dans ce cas. une sur cent peut être.
 Après avoir parcouru toutes ces lettres la
 plus part provenant des jeunes filles de 18 à
 25 ans j'en trouvai trois ou quatre
 des veuves sans enfants, parmi celles-ci
 j'en trouvai une qui me donnait de longs
 renseignements sur sa vie passée et même
 sur son existence actuelle. Elle s'était eue
 sans emploi à Lorient n'ayant pas voulu
 servir son dernier maître en Angleterre
 j'écrivis une lettre à celle-là, en lui donnant
 ainsi tous les renseignements sur moi même
 et en lui faisant part de mon habitude de la

minimale situation dans laquelle je me
trouvais et celle peut être plus triste encore
dans laquelle j'allais entrer à la Saint Michel.
Je pensais bien qu'après ces renseignements
pitoyables je n'aurais pas de reproches à
me faire moi-même, car le soir même je recevrais
une dépêche dans laquelle cette dame me
dirait qu'elle serait chez moi le lendemain.
Et en effet le lendemain à dix heures je
vois une dame entrer chez moi. Son aspect
loin de me figurer que c'était là une bonne
une cuisinière ou une domestique, car elle avait
plutôt l'air d'une grande comtesse ou d'une
marquise. C'était une forte femme et qui
avait la vraie figure de la République une
figure franche et gaie. Si elle avait
la tournure, la marche et même le port
d'une grande dame elle était naturellement
elle, on voyait bien qu'elle n'avait rien
d'affecté. Quand nous eûmes fait connaissance
je lui dis que ce n'était pas possible qu'une
grande dame comme elle voulût venir
comme bonne chez un pauvre paysan comme
moi et cela pour aller habiter parmi les
sauvages de la montagne. Elle me dit
donc qu'elle était venue d'une ancienne maison

aujourd'hui cultiver la terre comme femme; mais
 elle épousa le mort de son mari elle vendist tout
 et alla servir comme femme de chambre et
 cuisinière comme cuisinière chez les grands seigneurs
 mais au elle en avoit assez de ses seigneurs
 et surtout des grands seigneurs, et pensant qu'elle
 désirait que j'allais habiter la campagne elle
 donna ses papiers et y alla avec moi, sans
 aucune condition. Elle devoit libre de s'en aller
 au bout de quel que temps si elle ne se plaitoit
 comme je serois libre de la renvoyer égale-
 ment si je n'étois pas content. Elle
 sans qu'aucun de nous n'eût rien à
 réclamer. Par là. puis elle me dit qu'elle
 étoit assez riche maintenant pour vivre
 indépendante si elle le vouloit, sans compter sur
 son père qui avoit alors presque vingt ans
 lui laissant encore beaucoup de bien
 qu'il possédait à Arcis sur Aube. Mais
 tout en cessant la grande Dame avoit
 quitté son chapeau brillant, sa robe de soie,
 puis prenant un tablier blanc si mal fait
 la cuisinière comme si elle eût été chez elle.
 Et quand les enfants revinrent de l'école ils
 furent bien étonnés de voir une si grande
 Dame leur servir un dîner dont ils n'avoient

ne pouvais pas encore manger à l'ordinaire.
Elle resta chez moi jusqu'au lendemain de son
qui partit de l'après-midi et puis retourna à son
avant de partir elle m'indiqua que je pourrais
compter sur elle. Lorsque je l'ai revue juste
le jour que j'étais à l'hôpital, je n'ai aucun
qu'il l'avertit et elle arrivait le soir en même
temps que moi ou tout au moins le lendemain.
Comme sa situation financière elle
voulait même me donner de l'argent pour
payer mes premiers besoins. Mais je n'avais
pas besoin de l'argent de cette femme. Donc
je fis bien des réflexions. J'ai eu toute
ma vie confiance dans les gens qui me
j'ai été toujours et porteur de bonheur et
travail pour eux. Cette femme m'avait
parlé si franchement qu'il m'était impos-
sible de douter de sa parole. Elle m'avait
montré son certificat de son excellence, de
toutes les grandes maisons où elle avait
servi. Elle m'avait montré son acte de
naissance, son contrat de mariage et les titres
de propriété de son père. Elle était
maintenant fille unique, car son père
lieutenant aux Chasseurs d'Afrique venait de
mourir. Elle pouvait aller sans plus.

pour me convaincre de sa franchise & de
 son loyauté. Cependant les perfidies des
 femmes me reviennent avant même la mémoire.
 Ton cœur est dit on insaisissable. Toutes
 les légendes & fictions primitives sont les
 mêmes. & est elle portée et aie ou ne perçoit
 le genre humain, qui ou ne trompe le homme
 par ses perfidies. Dans la légende juive
 d'après une légende & d'histoire, Eve trompe
 Adam, dans la légende grecque Pandora
 qui avait avec elle tous les perfection
 physiques et morales en profita pour
 corrompre les hommes par tous les vices.
 Ma grande Dame qui s'appelait Louise
 Chorey paraît avoir eue toutes
 les perfections de la première femme de
 grecs, mais n'en profita elle pas aussi
 pour tromper les hommes? probablement per-
 moi en tout cas j'étais malade à l'époque
 venir les événements, & il a été le saint
 Michel qui n'était pas bien loin. Alors
 je vais bien. En attendant quelques
 individus se plaignant que je commençais
 à venir me voir me disant que j'avais mille
 millions de livres. Les amis depuis qu'ils savaient
 que j'étais à la saint Michel, ne connaissant

de s'arrêter contre moi menaçant
des flammes. L'enfer tout entier venait
venir prendre le tabac ou n'importe quel
chez moi. Et bien sûr ils se cette
grande Dame venait avec moi. Et nous
montrant à leur ocellus comme le diable
et le diable, platon et prosopopee un jour
pour le profit sans cette commiseration pour
personne et voler les âmes de leur peuple
brebis. Le saint Michel était avec
cependant. Quelque jour avant j'avais fait
venir tout ce que j'en avais pour avoir
pour aller la bar, et après avoir tout
payé il ne me restait que cent cinquante
francs. C'était maigre pour elle pour
un bureau de tabac. Cependant mon
ami le maire lui était venue me voir
encore avant que je n'aie pu me voir
mieux ou moins quelques jours si je n'avais
avoir besoin pour commencer j'ai
remercié en lui disant que j'en étais
je n'en aurais pas besoin. Car je
comptais toujours à grand minimum sur la
grande Dame. Et puis elle m'avait
de l'avoir le jour ou je partais.

Je lui écrivis ces mots en lui disant
 que je suis à Pléguez au 12 octobre.
 Le soir je reçus une épique avec conseil.
 Comptez sur moi - pour venir mon
 ménage labor il me fallait deux charrues.
 J'en avais trouvée dans mon arceim
 commune et ailleurs si j'en avais besoin
 mais je voulais voir de suite si j'en avais
 trouvé deux hommes à Pléguez assez
 courageux pour braver les menaces
 des seigneurs & cet effet j'étais allé moi
 même au Bourg au lieu de quel il y a
 plusieurs fermiers pour en demander deux
 et venir en même temps pour voir la
 maison dans laquelle j'avais aller.
 J'allais directement dans un Sibit
 où je me fis connaître et j'invitai le
 Sibit à passer en terres saines
 pour venir en moment j'étais sûr
 s'il ne connaissait pas un fermier ou
 deux qui voudraient venir chercher
 mon ménage de Pléguez. Si si m.
 ou il voit un homme ou se dit bien
 ou mal de vous ici. mais hummement
 pour vous il y a dans la commune
 beaucoup de gens qui vous connaissent depuis
 leur temps

Il vint avec moi chez mes fermiers
qui m'avaient promis de venir avec eux
de venir me chercher. Cela me donna
du courage. peut être la vie là-bas
ne m'est pas si terrible pour moi comme
on me l'avait promis d'abord.

Le premier octobre mes deux fermiers
vinrent chez moi de bon matin et comme
j'avais tout préparé le changement n'est
pas long. j'avais fait deux femmes
de ménage pour faire le cuisine tout
à l'heure que j'étais allé voir nos
affaires avant midi. pendant que on
déchargea la charrette et logea les meubles
ces femmes firent le cuisine. Le soir
après avoir bien dîné mes fermiers et
leurs domestiques portèrent gaiement
comme j'étais content moi même.
La nuit venue le maître d'école lui
qui était là pendant pour les cuisines comme
j'étais chez moi même vint me voir
avec un menuisier pour me donner
un coup de main pour monter mon
cabanon et mettre en place certains
planchers. On choisit que les locataires
passeraient avant d'arriver.

pour s'occuper de leurs meubles. Après
 j'offrais le bon et même le manger à
 ces deux hommes qui me procuraient de
 biennefants, le maître d'école s'entre-
 teneur me racontait les misères que on lui
 faisait le sans cette misère commune.
 Le curé avec l'argent qu'il extorquait aux
 imbéciles avait bâti une école congréganiste
 dans laquelle il attirait tous les enfants
 de la commune. il ne lui en restait qu'un
 ou deux. Il en voulait à son par-
 seur, qui avait osé il avait dit qu'il
 se chose en voulant lutter contre les
 curés. Ce qui me prouvait de cette façon
 ce maître d'école était bel et bien un
 bon colonial puisqu'il désapprouvait les
 procédés républicains de son prédécesseur.
 N'importe que ne le communisme pas
 mais habitué à faire son droit à sa
 se soit mes opinions politiques et religieuses.
 J'ai dit que ~~et~~ de chose a perpétré
 l'infamie par un acte de la part de ce
 gouvernement qui se disait républicain
 et moraliste mais qui se laisse dominer
 par les intérêts de tout par les partisans
 de la monarchie et de la tyrannie.

par les jésuites, les moines, les frères et
les pères, ecclésiastiques et prêtres, solitaires
porteurs de cocarde, des dimanches, des
écoles catholiques ou des églises, tous
les enfants pour en faire des citoyens,
des citoyens, des fonctionnaires, des ennemis
de la république, de la liberté et de genre
humain. Pourquoi ce gouvernement
qui ne permet pas aux pères, fils, frères,
pères et fils de pères de mettre les
pères en danger, permet-il aux jésuites,
moines et autres frères ignorants, gens
plus dangereux mille fois que tous les
pères et fils de pères de pères et de
êtres les maîtres. Il faudrait que ces
fauteurs de républicanisme de gouvernement
se disent cléricaux monarchiques ou d'un
qu'ils ne sont rien, et leur est impossible
de sortir de ce silence. Ici le maître
s'écrit m'apparaît une manière de
gens qui apparaissent tout le monde.
Ils veulent pas montrer leur propre
opinion ou ne se sentent pas l'obligation
nécessaire pour les autres. Le même
apparaît aussi, d'autant plus
volontiers que c'est de la même

ce nombre en rasoirs et avec ne demandant
 pas même que s'en absorber encore
 autant que le maître d'école ou resté
 avec et est plus omi de la bouteille
 que de la grammairie avec laquelle
 il était si étroitement brouillé. Le menuisier
 qui tenait un débit voulait en fait que j'allai
 jusqu'à chez lui avec le maître d'école.
 Mes garçons étaient couchés. J'allai
 voir le débit du petit menuisier où il
 fallait boire et fumer encore. Enfin
 je revins chez moi en faisant mille
 et une réflexions. Premièrement au sujet
 de la Dame qui n'était pas venue
 comme elle avait promis. Viendrait-elle
 peut-être car elle avait dit qu'elle viendrait
 le même jour que moi, ou pour sur le
 lendemain. Il me fallait donc attendre
 jusqu'au lendemain soir avant de désespérer
 de sa venue. Cependant maintenant
 que mon ami Couture m'a aidé à
 monter mon bureau de
 tabac je restai en différent vis-à-vis la
 Dame. Quelle Dame ou quelle ne
 venait pas le maître pour égal

j'allais même jus qu'à me dire qu'il
voudrait même qu'il ne vienne pas.
Je passai toute la nuit ainsi en des
reflexions contraires et contradictoires. Le
lendemain matin j'allai voir le
gérant de mon bureau de tabac pour
lui dire qu'elle pourrait continuer
à acheter le tabac jusqu'à dimanche
prochain. Pendant lequel je ne lui
recommandais rien. Pour J. de la Comédie
à acheter les ustensiles du Bureau comme
pots, pots etc. Mais elle me dit qu'elle
ne vendrait jamais ces objets.

Cette Dame pensait sans doute comment
ma situation me le permettait en ce moment
qu'on m'avait déclaré que je ne tendrais
pas longtemps le bureau de tabac, que
je serais obligé de lui redonner son
peu. Je restai chez moi tout ce jour
à arranger mes meubles. Le petit
ministre était venu avec son aide
et nous donnèrent des étiquettes pour un
comptoir pour le bureau de tabac. Le
soir le maître d'école vint ainsi
on cessa en core. Je lui dis que le
lendemain il aurait trois étiquettes plus

Dans son école vide. il en fit deux centes.
 Quand ils furent portés, j'allais aussi me
 coucher, car il y avait deux nuits que
 je n'avais fermé l'œil. Mais au moment
 que j'allais fermer la porte je vis entrer
 une jeune fille et comme elle oh surprise
 Lucie Choisy, la dame orthodontiste
 que je n'intéressais plus. Elle était arrivée
 à Quimper avant midi, mais elle n'avait
 pu trouver de commission pour conduire
 ses bagages. Alors elle songea à ses
 bagages pour plus tard et elle prit le
 train de jour l'abbé lui prouva à deux
 kilomètres de Pleguiffon. Mais évidemment
 encore sans cette dernière gare deux gares
 mallaient. Sans elle comment trouverait-elle
 si elle était possible de trouver quelque chose pour
 aller les chercher avec une charrette ou
 une brevette. - Je lui dis que j'allais
 chercher. Je courus vite chez le maître
 d'école qui avait justement une brevette.
 Quand j'en dis pour moi il voulut venir
 avec moi me monter la gare car je ne
 savais pas trop où se trouvait cette gare.
 Entre le bourg et cette gare il avait un
 petit chemin tout noué entremêlé en passant

en entrant je reconnus le Selectant
un de mes anciens camarades d'enfance.
Celui là me conta aussi les bruits qui
circulaient sur moi & puis qu'on avait
appris que je vendrais tenir le bureau
de tabac. Mais n'ayez pas peur me
dit il; moi même les bourgeois & les menes
des curés ont bien cherché du tabac
chez vous quand même et on vous a
dit que vous n'avez rien fait n'y a qu'un bureau
moi dit il je vous serais un bon client tant
pour commencer et fin comme d'habitude
qui vendrait bien avec moi plus tard
que le curé serait à votre porte pour en
prendre la mesure & y entrer. Je remercie
le camarade et meurs effrayé & l'après
on meurt trouvant des gens si
malles bien loquer. Le chef de gare
qui avait vu et avait même causé
avec la grande D'anne nous demanda
quelle était cette D'anne extraordinaire
qui avait l'air d'une marquis. Je lui
dis que c'était elle qui serait désormais
la propriétaire de l'église. Il ne pouvait
pas croire cela. Enfin nous nous
retrouvâmes au bout de quelques heures.

Car la charge était lourde, le maître
 d'école qui était plus fort que moi
 pouvait à peine faire dix pas avec la
 brochette. Nous nous arrêtons encore chez
 le camarade car nous devons traverser deux
 quand nous arrivons enfin chez moi
 le maître d'école reste confondu quand il
 vit cette Dame, il ne savait que dire mais
 la Dame le mis bientôt à son aise avec
 son franc parlé et vint avec un bon
 café qu'elle avait préparé pendant notre
 course. Après avoir monté les malles et
 fait le café, j'allais conduire le maître d'école
 au plutôt la brochette chez lui. En route
 il me dit. Oh si bien voilà une Dame là,
 mais celle-ci va faire fureur dans ce pays-ci,
 elle va épouser les grandes Dames qui
 sont portées, celle de mari et celle de
 Herzauter deux courtisanes et leur filles —
 je crois bien leur dire, d'après son air et
 ses manières que ces Dames ne lui
 feront pas peur, ni les ceris non plus.
 Je fis alors au maître d'école l'historique
 cette femme telle qu'elle me l'avait racontée
 elle même et qu'elle me le parvint par
 ses propres et ses très authentiques

je croyais devoir dire cela au maître
d'école d'origine les gens commencent
par lui le dire et c'est en réalité cette façon
d'arriver au sujet de laquelle ils avaient
pu avoir des idées suspectes. Le lendemain
la dame me dit qu'il fallait aller
à Quimper chercher des bagages et puis
autres choses qu'elle voulait acheter
pour faire la cuisine, elle ne voulait
pas faire la cuisine sur un foyer ne
comme les paysans il lui fallait un
fourneau. Et puis en même temps
je prendrais du tabac et les ustensiles
nécessaires pour le faire. Nous allâmes
donc toutes les deux en ville elle
comme une vraie marchande et moi
comme son laquais ou son garçon.
Partout où elle allait faire ses
différentes achats tout le monde s'arrêtait
devant elle comme devant une princesse.
elle acheta d'abord un fourneau en fonte
mille kilos de charbon qu'elle commanda
au négociant d'envoyer par la poste à
Pluguffan. J'avais acheté mes ustensiles
et puis j'avais pris 10 kilos de tabac
le minimum de ce sel pour l'entrepôt

Le commis de l'entrepôt me dit que c'était
 à peu près ce qu'on vendait par semaine
 à Pluguffan. Qu'on t'achète les employés
 furent faites et qu'on avait commandé
 un camion le même voulait aller dîner
 à l'hôtel. Mais là je refusai. Je lui dis que
 je n'étais pas mal placée. Je lui dis que
 mes parents d'ici si bien vus et même
 à l'aise que dans un hôtel, ou du reste je
 ne serais pas admise probablement, un pauvre
 paysan comme moi. Alors elle commenta
 à venir chez une habitante que je connaissais
 ou elle commanda un bœuf, des catelottes
 et des œufs. Elle voulait arranger elle
 même pour montrer à l'habitante que
 toute grande Dame si elle était elle
 savait faire la cuisine. Là alors en dînant
 et en prenant le café elle me demanda si
 je ne voulais pas tenir aussi un débit
 dans mon bureau puis si j'avais
 de la place et puis elle j'avais un comptoir
 et toutes les autres choses nécessaires pour
 un débit. - Vous savez bien bien si je
 que c'est impossible pour moi. - Il y a
 rien d'impossible me dit elle quand on veut.

C'est de l'argent qu'il vous faut. Je crains
que cela ne vous aille. Je vous avais dit
la première fois que suis allé chez vous
que j'avais de l'argent et cet argent est
actuellement dans votre armoire et je
l'ai mis hier soir dans ce que j'ai au
moi. Vous avez actuellement dans votre
armoire en or, en billets de banque et en
obligations diverses plus de 60 mille francs
sans compter mes titres de propriété.
Vous voyez quelle confiance j'ai en
vous. Vous me comprendriez maintenant pour
mes nombreuses certificats, provenant de
plusieurs des plus grandes notabilités
de France, et j'en ai un même suivi par
de Jules Grévy président de la République.
Mais moi j'ai aussi pris des engagements
sur vous. Je connais toutes vos misères
et vos malheurs et je suis certain que vous
êtes un honnête homme. Et c'est pour ça
que je suis venu chez vous en toute confiance.
J'ai toujours résolu de rester en Bretagne
parce que je trouve ce pays si sain
pour moi et j'y suis si à l'aise. Mais d'ici
je m'engage toute seule et sans acceptation.

Moi j'ai besoin d'occupation et chez vous
 j'en trouve. Je vous ai dit que je vendrais
 chez vous sans condition, libre, comme
 vous savez vous même vis à vis de moi
 car vous savez toujours le maître chez vous.
 Maintenant toutes les dépenses que je fais aujour-
 d'hui et que je ferais encore après pour la culture
 de ce terrain et pour la nourriture de la maison
 vous n'aurez pas à vous en occuper. Car je
 sais bien que le bénéfice que vous avez du
 tabac ne suffira pas pour nourrir cinq
 personnes. Moi d'abord, si elle ne puis
 pas me passer de vin et me faire toujours
 un demi litre par jour, mais je préfère
 acheter en gros qu'en détail. Donc si
 vous voulez tenir un petit débit de boissons
 qui conviendrait chez bien dans un bœuf
 de tabac, vous n'avez qu'à aller chez un
 négociant commander une demi barrique
 de vin et huit ou dix autres boissons de celle
 qui conviennent le mieux pour les chiens
 que vous connaissez. Que pourrai je répondre
 à tout cela, dans la situation où je me trouve
 j. sentais bien cette douleur terrible d'un
 homme de cœur se voir placé entre son
 amour propre et l'amour de ses enfants

elle oblige d'accepter l'acmonie ou de
launer ses enfants mourir de faim. Mais
cette Dame qui avoit vu et comme
bien d'autres misere, comprait mon silenc
silence qui etoit justu avec larmes.
elle me dit qu'il ne fallait pas exagere les
choses, que plus tard j'estois j. pouras
faire pour elle ce qu'elle feroit pour moi
et certainement si on devoit quitter nos
chances donc chez le marchand de
vin ou elle choisit elle meme le vin
qui lui plaisoit et moi j. commandais
quelques petits pots d'alcool, du vin de
cognac rhum et quelques lettres d'offense
liques que la Dame preya d'inter
Le commis qui etoit la et qui me comen
me demanda si c'est que cette grande de
la donc c'est ma bonne lui dis-je
j'ai deja dit que les barons ne voient
jamais rien ni personne excepte les
charlatans et les faiseurs. Elle me
dit d'autre bien entendu. La bonne, qui
comme le patron est mon domestique
ce n'est pas a moi huit heures d'attente
blague. je suis trop vieux mon ami je
ne lui envoie plus bien entendu. a quel on

A pris nous allâmes voir le Co-munier
 chez nous avoient fait porter tout ce qu'on
 avoit acheté. Celui-ci avoit été à la gare
 prendre Diabou les bagages. On paya
 le acte et nous partîmes. Quand nous
 arrivâmes à pluguffan tous les gens du bourg
 étant dehors regarder notre maison,
 car le marchand de Diabou étoit arrivé
 avant nous et tous ces gens s'en demandant
 ce qu'on vouloit faire avec tout ce qu'on
 mettoit lorsqu'ils virent arriver un grand
 camion plein de caisses et de malles leur
 curiosité étoit encore excitée et ils savaient
 plus que d'ordinaire les choses confuses. Oh il
 falloit entendre ces langues alors comme
 elles marchaient. Deux ou trois vinrent
 à dire comme c'est là ce Diquignot
 qu'on disoit si misérable, et le Diable s'en
 méritoit son pain, qui n'aurait pas
 tenu huit jours ici. Et voilà qu'on voit
 entrer chez lui tant de choses au vin et au
 vin à pluguffan. Les bigots et les bigottes
 disaient: oui, mais tout ce n'est pas naturel.
 J'ai entendu dire que Diquignot est un
 franc maçon, c'est ce qui vend au Diable.
 Et cette grande Dame, qui s'est ce qu'il
 est cette femme les pousse le Diable en personne.

toutes ces embûches et autres encore qui
se présentent le pendant que nous cherchons
le camion monsieur rapportés plus
tôt. Quand toutes les choses furent
logées le Drame nous eut plus
paix que Drame son beau fou
il marcha très bien si bien même
que nous eûmes le plaisir de prendre
un bon café chauffé par ce journa-
lier. Le plus content de tous se présenta
ce fut le camionneur. Et à bon droit
puil en vouloir et est un peu bon
avec le Drame qui ne l'a jamais eu
de service de camionneur. Et me raconte
ce qui s'est passé. Le maître d'école
et le menuisier vinrent encore les voir
nous voir dans chercher du tabac cette fois
je leur dis que j'avais du tabac maintenant
mais j'avais promis à l'ancien boutique
que j'en vendrais par avant le dimanche
pour lui tenir le lieu d'ici et les autres
vous voyez tout me suis assés de rendre
service à cette bigotte car pour que
elle ne vous saie pas rien. N'importe
si je j'ai promis et une chose promise
je ne la tiens pas. Non fait je n'en fais

certain de sorte d'être pais avant d'arriver
 Enfin le samedi soir j'allai chez cette
 Ouchue, comme on l'appelait, pour
 régler les comptes, elle me devait encore
 un mois de salaire, mais moi-même
 prendre tout le tabac qui restait chez
 elle. Quand le tabac fut pesé c'était
 moi qui avais encore trente livres à
 lui donner. Quand tout fut réglé
 elle m'offrit tout de même un verre
 de Cognac pour les huit jours de travail
 certain que je lui donnais. Elle parut
 semblant de pleurer, en disant quelle
 elle se sentait maintenant. Elle avait
 moi-même dit dans les premiers temps
 lorsqu'elle voyait encore que je lui
 avais donné le bœuf et le tabac qu'elle
 n'avait aucun bénéfice sur ce tabac.
 Ce que le secret mentionné c'était
 parce qu'elle voyait ses espérances perdues
 on leur avait fait croire, et les employés
 de la Régie les premiers qui jamais
 je n'aurais pu tenir le bœuf et le tabac
 moi-même n'ayant pas le sou. Mais
 quand elle avait vu ce tiers de chose
 entrer chez moi elle voyait que les

Il n'est pas comme on le croit.
Elle n'est pas capotant me qu'on
au sujet de la grande Dame. Ben,
intromittant, comme tout le monde
l'appela plus tard. Le lendemain
c'est le grand jour, le jour de debut.
J'allais donc enfin si auet auet
malgré les menaces des tourments
soudains venir passer du tabac
chez le protestant, le pharmacien, le
républicain rouge, le valet Suédois
et autres noms encoeur avec ces pipons
Noirs me dormants, pour effrayer
les bons catholiques. Ayant tout
passé la veille, j'eus la cinquième
d'aller & aller à la première messe
pour voir ce qui dirait le curé.
Mais le coquin me vit entrer
sans l'égaler, parti au moment
qu'il sortait de la sacristie pour
commencer ses lectures de parole d'égrotés.
Je pensais que j'étais en et l'absence
malgré la circonstance pour me
montrer du signal sur ces, seules
en lui montrant, voyez le Diable
m'avez vous de lui, seules et tabac

il vous vendra des centes noires de
 l'enfant Mais non. je croi que le
 diable lui avait fait peur, car il
 ne dit mot de moi. Ce fut alors
 fort les moments. Car les gens pensant
 qu'il allait faire un grand sermon
 sur moi, surtout d'après le jour d'aujourd'hui
 de quel point on se demande la vie ou
 me morte. Je ne sais pas à quel
 point ce curé durant sa messe, surtout
 en me voyant passer en face de lui chaque
 fois qu'il se retournait vers ses ouailles
 pour leur envoyer un bonjour ou bien
 un orate fratres, il pensait je crois
 à tout autre chose qu'à ses oraisons. Ce
 vieux tonnerre avait été l'ami intime
 de ce fameux Roumigeon que j'avais
 forcé à me marier sans confession et
 que j'avais envoyé promener, la barbe
 en jour, sur la route de Benoit, lui
 sa femme et son bon dieu. Un de ses
 hommes d'église m'avait dit que ce
 jour là, le Coquin, malgré sa femme
 et son bon dieu qu'il portait sur
 sa poitrine, est réellement peur de
 moi. Il disait que pour sur

j'avais le diable et même le grand
diable dans le corps, car sans ça
j'aurais été juché sur le socle
pour le terrible anathème qu'il m'avait
lançé. - Le curé de pluguffan, mon
ami, avait vu toutes ces choses là,
il avait vu aussi qu'en élections
si mouvementées qui eurent lieu ^{après}
la période trouble de gouvernement de Louis
Moral, on m'avait attribué et cela
par madame Mathabé elle même,
des pouvoirs extraordinaires exorbitants
aux moyens desquels j'avais pu transformer
des bulletins cléricaux en
bulletins républicains jusqu'à dans
l'urne. Ce curé de pluguffan s'en
vint que le fameux Romaine ou curé
été renvoyé comme mal propre
à la bande noire et qu'il creva
quelques temps après une fièvre d'obé.
il savait enfin que le préfet
m'avait envoyé exprès à pluguffan
soi disant comme missionnaire
républicain pour convertir les âmes
simples, dévotées et vouées à juché

Et puis cette grande Dame extraordinaire,
 le portrait vivant de la République,
 qui avait vie entre chez moi. Je crois
 toutes ces choses bouleverser complètement
 les idées de curés surant sa messe et
 qui la marmotait de travers ce matin
 là. Quoiqu'il en soit, le même terminus
 je sortis, et trouvant la seule place
 mon camarade du Club de Momin
 de la gare et puis les deux premiers
 eteints venus me chercher d'empêcher
 et quelques autres encore je les invitai
 de venir prendre la goutte. La Dame
 et mon fils aîné s'étant placés au
 bureau de tabac. moi je restai libre
 de recevoir les clients, auxquels je servais
 une bonne rosade à mesure qu'ils
 entraient. Les premiers qui étaient venus
 disaient aux autres qu'il y avait
 la goutte à boire au bureau de tabac.
 alors il en venait d'autres par groupes
 les uns entraînant les autres, et je
 crois bien que plus d'un y vint
 plusieurs fois. Après le moment de
 presse presse quelques uns de ceux qui
 je les m'emmenai ailleurs avec moi

vous s'étonnaient que le curé n'avait
rien dit à la mère. Je me souviens
bien vous l'avez ensorcelé, car tout le
monde comptait qu'il aurait fait
un grand sermon terrible sur vous-
même bien. Or je que j'ai bien fait
peur, en tout cas il a dû dire une
parole de morale motin. Il ne
parle ce motin peut-être le grand
mère il en portera justement pour
jeter l'anathème sur ceux qui sont
venus chercher du tabac ce motin.
Cependant il était déjà venu beaucoup
d'hommes, plusieurs sans doute attirés
par l'appât de verre & goût son
gastronomie, mais pas une seule
femme n'était venue. Mais le soir
je suis pour quoi aucune femme
n'était venue chez moi ce jour-là.
Puisque j'avais été à la première messe
Léon, la grande mère dit qu'elle irait
aussi à la grande messe. Alors, bien
sur, le vieil en me voyant à côté
n'a pu que babiller sa mère, mais
l'autre le jeune en vous voyant
ne pouvait rien dire de tout.

Et madame le main, Comtesse de Longuey
 et sa sœur, et leurs filles qui seront avec elle
 sans doute avec vous penser celles-là en
 voyant une Dame étrangère comme vous.
 Elle mais quelle en avait vue bien d'autres
 Comtesse et des marquis et même des princesses,
 et quelle n'avait pas peur des Comtesse de
 plus effrayant. Elle alla donc avec sa sœur
 et elle se placer au milieu des paysannes
 quelle demandait de toute sorte de détails de ses
 habits de soie et de ses bijoux. C'est le
 monde est les yeux sur elle devant la
 messe, les hommes se retournaient pour
 la regarder et le jeune vicarier regardait
 cette messe. Il est bien troublé avec
 en regardant cette Dame ordinaire
 auprès de laquelle la Dame de main,
 ses filles et autres Dames qui étaient là avec
 certains que de premières Officiers.
 Le curé fit bien un sermon comme
 on en fait et obtint toutes les demandes
 avec grâce, mais il ne put encore
 de l'absence de tabac, ce qui de concert
 complétement l'ancienne barolite, l'amie
 intime de ces tumeurs et sur lesquels elle
 comptait pour m'empêcher de vivre à
 plus effrayant.

Après cette messe et un peu de style
journée beaucoup d'hommes viennent au co-
prière du tabac, mais toujours pas de
femme. Mais vers le soir des individus
étrangers venue même me dire que les Chuchus,
l'ancien burlite, ou giorde, avaient
vendu du tabac toute la journée comme
d'habitude. Alors je comptais passer
les femmes n'étant pas venue chez
moi. Je pourrais donner un procès
à cette bigotte méchante. Mais j'ai
à ceux qui n'ont pas venue m'avertir de
ce fait me montre deux gens de plus qu'il
y a celui qui on appelle le Simon, n'étant
pas de Micham ni de Canaille sur tous
ces frères faiseurs et leurs emballeurs et
marchands d'articles, je pourrais aller
à la Chucha cette fois mais petite ne
recommence pas ou se pourrais bien
coûter cher. L'agent mari même
était venu acheter du tabac chez nous
lui l'ami intime de par baptême, premier
chantre de l'église et trésorier de la fabrique.
Celui là vu d'abord nous influença
par ses sermons et aussi par son
français qu'il connaissait. Mais il comme
pas en

Mais le D^{re} s'en a beaucoup et s'adonnait
particulièrement, lui fit voir bien tôt et
les potimons quelle semi s'avait le français,
il voulait se ventir instruire de savoir le
latin ayant été cédé. Mais là encore
il fut vite roulé par le pauvre paysan
qui n'a jamais été à aucune école.

il dit alors Oh fichtre on est réellement
fort sans ce bécot de tabac, de tabac
de tabac je n'en ai pas ou cela. Alors il
se mit à parler baston, et comme qu'il m'en
mène avec le français et le latin. Comme
agent main et puis qu'il me disait qu'il
était le maître de la Commune West ar bors.
Je lui offrais un café qu'il s'empare
à accepter. puis portait en remerciant en
dormant huit vendrais souvent nous voir
poursuivait jamais beaucoup. Alors il fut
porté je disais à Louis. bon voilà que
le premier Phantôme et l'homme de la bête
lui vint le premier jour chez nous
attendons donc à voir le C^{re} lui même
y venir demain. Aussitôt il en fut
et malgac Phantôme et ses bigotte, j'avais
vendu ce premier jour pour huit vingt
cinq francs de tabac mais il fut son

1396

Qu'à la Campagne les paysans paient
 presque toute leur provision de tabac le
 Dimanche. N'importe, je n'étais
 pas fâché de la journée car il y eut
 une grande différence entre ce que j'en
 vendais comme on me l'avait païé et ce que j'en
 vendais pour 85 francs. Le lendemain on nous
 apporte les boissons que nous avions
 achetées, et le commis individuel qui c'était
 moqué de moi quand je lui avais dit
 que cette grande dame était ma femme
 fut convaincu cette fois. M. de la
 maison s'habitue, le maître que je s'habitue
 de plus. Mais j'en perdrai bien, si la Dame
 meurt, de rester dans cette maison
 le moins possible. D'aut plus que dans
 ces bourgs de campagne on ne s'habille
 pas grand, chose que le Dimanche et
 jours de fête. Je cherchais peut-être
 occupation au dehors j'en ai eue à cosser
 des cailloux si j'en trouvais à cosser.
 Mais j'en trouvais mieux et sans chercher
 beaucoup. Il y avait là tout païé
 notre maison en petit champs abandonnés
 qui n'avaient pas été cultivés depuis bien
 longtemps

TABLE DE MULTIPLICATION

2 fois	2 font	4
2	3	6
2	4	8
2	5	10
2	6	12
2	7	14
2	8	16
2	9	18
2	10	20

6 fois	2 font	12
6	3	18
6	4	24
6	5	30
6	6	36
6	7	42
6	8	48
6	9	54
6	10	60

10 fois	2 font	20
10	3	30
10	4	40
10	5	50
10	6	60
10	7	70
10	8	80
10	9	90
10	10	100

3 fois	2 font	6
3	3	9
3	4	12
3	5	15
3	6	18
3	7	21
3	8	24
3	9	27
3	10	30

7 fois	2 font	14
7	3	21
7	4	28
7	5	35
7	6	42
7	7	49
7	8	56
7	9	63
7	10	70

11 fois	2 font	22
11	3	33
11	4	44
11	5	55
11	6	66
11	7	77
11	8	88
11	9	99
11	10	110

4 fois	2 font	8
4	3	12
4	4	16
4	5	20
4	6	24
4	7	28
4	8	32
4	9	36
4	10	40

8 fois	2 font	16
8	3	24
8	4	32
8	5	40
8	6	48
8	7	56
8	8	64
8	9	72
8	10	80

12 fois	2 font	24
12	3	36
12	4	48
12	5	60
12	6	72
12	7	84
12	8	96
12	9	108
12	10	120

5 fois	2 font	10
5	3	15
5	4	20
5	5	25
5	6	30
5	7	35
5	8	40
5	9	45
5	10	50

9 fois	2 font	18
9	3	27
9	4	36
9	5	45
9	6	54
9	7	63
9	8	72
9	9	81
9	10	90

13 fois	2 font	26
13	3	39
13	4	52
13	5	65
13	6	78
13	7	91
13	8	104
13	9	117
13	10	130